

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

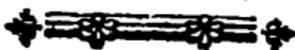
DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1774.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.







NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

OCTOBRE 1774.

PREMIERE PARTIE.

ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Exposition de la foi chrétienne, suivie d'une courte refutation des erreurs de l'église romaine*, in-8°. Geneve, 5 vol. 1774. Par M. G. MALLET M. du S. E.

L'AUTEUR de cet ouvrage, chargé de la fonction importante d'instruire la jeunesse dans la religion, comme catéchiste à Geneve, a fait imprimer les cahiers qu'il suivait dans ses leçons familières.

Cet ouvrage est partagé en quatre parties. Dans la première on considère les faits, qui intéressent la religion, ou l'histoire sainte, depuis la création du monde à la dispersion des Juifs, quarante ans après la mort du

4 JOURNAL HELVETIQUE.

Sauveur. Cette partie historique remplit le premier volume, divisé en onze chapitres.

Le second volume renferme la seconde partie, qui roule sur les dogmes de la religion. On y expose, en seize chapitres, les vérités du christianisme, en suivant l'ordre des matières du symbole des apôtres, adopté par toutes les communions chrétiennes.

Dans les troisième & quatrième volumes on traite de la morale chrétienne, qui fait la troisième partie de ce cours de religion. Les devoirs du chrétien y sont développés en quarante-quatre chapitres, à-peu-près dans l'ordre des commandemens du décalogue.

Enfin, le cinquième volume contient la quatrième partie de ce cours de religion, ou la réfutation des principales erreurs de l'église romaine, en cinq chapitres.

Fournir des secours à ceux qui sont appelés par leur état à instruire la jeunesse, ou à des pères qui ont assez de loisir & de raison, pour vouloir se charger de ce soin important, est un but très-louable, que paraît s'être proposé M. Mallet dans cet ouvrage.

Plusieurs ecclésiastiques recommandables dans l'église réformée, avaient déjà consacré leurs veilles à cet utile dessein, en suivant l'exemple de Calvin. Excités par ces sages modèles, divers prélats catholiques ont

aussi publié des *catéchismes*, des *instructions*, destinées à éclairer leur troupeau, & cette émulation réciproque a donné lieu à nombre de bons ouvrages dans les deux communions. Mais il ferait à souhaiter qu'on y eût fait entrer moins de controverses, & plus de cet esprit de conciliation, propre à rapprocher les parties, & à inspirer les sentimens d'une tolérance mutuelle, qui fait un des devoirs les plus essentiels de la morale chrétienne.

Quoiqu'il en soit, nous avons, parmi les réformés, l'explication du catéchisme de Calvin par Daillé, en trois volumes in-8°. ; la catéchèse de Fornerod in-8°. ; les catéchismes de Superville, d'Ostervald in-8°. ; l'abrégé de la théologie & de la morale chrétienne en forme de catéchisme par feu M. Jaques Saurin in-8°. ; les instructions chrétiennes de M. le prof. Vernet, en plusieurs volumes ; l'instruction chrétienne de M. Bertrand, en un seul volume ; l'explication du catéchisme de l'église Anglicane par S. Clarke, traduit de l'anglais en français sur la troisième édition, en un seul volume ; & une multitude d'autres ouvrages de ce genre ; sans parler de ceux de Pictet, de Pégurier, de Stakhouse, qui, quoique publiés en français, semblent plutôt destinés à instruire ceux qui veulent connaître la théologie, que

6 JOURNAL HELVETIQUE.

ceux qui souhaitent seulement d'étudier la religion chrétienne.

Malgré ce nombre de livres déjà publiés, il est utile que ces matières importantes soient discutées, maniées, exposées par différentes personnes, afin que chaque caractère d'esprit y puisse trouver la nourriture qui lui convient. Telle méthode convient à une personne, qui n'est pas propre pour une autre. Ce ne sont pas de nouvelles idées, que l'on propose, mais une chaîne, une suite différente; & de cette variété d'instructions naît la lumière générale.

Aussi peut-on dire assez généralement, que dans les pays protestans, français, allemands, anglais, hollandais, suédois ou danois, où ces livres d'instructions sont plus multipliés que dans les pays catholiques, il y a plus de lumières, plus de connaissances parmi le peuple. Ces connaissances même, dans la religion, donnant à l'esprit plus d'ouverture, aux facultés intellectuelles plus d'exercice, il en résulte que ces peuples ont plus d'aptitude à concevoir & à raisonner sur d'autres objets; & par cette raison seule il importerait, dans toutes les communions, d'instruire avec soin les peuples dans la religion. Car, comme l'a dit un grand magistrat, *l'ignorance n'est bonne à rien*, qu'à favoriser le despotisme civil, ou ecclésiastique.

La méthode de M. M. est simple & son

style clair. Il s'attache aux vérités utiles, dans la partie dogmatique, à celles qui peuvent directement influer sur les mœurs. On trouvera peut-être la quatrième partie, contre l'église romaine, trop longue, après tant d'ouvrages polémiques que le zèle a déjà enfantés, & qu'on lit peu aujourd'hui.

Bien des gens auraient préféré de trouver dans la partie morale de son ouvrage, après les chapitres de la *charité*, de la *beneficence*, de la *correction fraternelle*, de l'*amour de la paix*, un chapitre exprès sur la tolérance, c'est-à-dire, sur l'application de toutes les règles du christianisme, par rapport à ceux qui ne pensent pas comme nous en matière de foi, & qui sont d'une communion différente de la nôtre.

Pour prendre une idée de la manière de penser & d'écrire de l'auteur, je me bornerai ici à faire un extrait du chapitre XXIII de la morale chrétienne, tome III, *du luxe*.

J'entends, dit-il, par le *luxe* toutes les dépenses, auxquelles on se porte par un principe de vanité & de mollesse. Ces dépenses ont pour objet la nourriture, l'habillement, le logement, l'ameublement, les équipages, le jeu, les parties de plaisir, les bâtimens & les embellissemens champêtres, &c.

Il paraît de-là que le luxe est susceptible

d'une infinité de formes & de nuances différentes, qui dépendent principalement des goûts particuliers, de la situation de ceux qui s'y livrent, aussi bien que de la société dans laquelle ils vivent.

Ce serait une rigidité excessive, que de vouloir interdire aux hommes toutes les dépenses pour les commodités de la vie, en les resserrant dans ce qui est absolument nécessaire aux besoins de la nature.

Ces dépenses de commodité unissent les hommes en société par les services & les égards mutuels; & quelques-uns d'eux, par ces commodités, se trouvent plus en état de travailler à loisir à perfectionner leur ame.

On donne trois règles sur cette dépense. La première que toutes dépenses faites par l'envie de briller, & par l'amour de l'aise & du plaisir, qui surpassent nos facultés & nos ressources, sont condamnables. La seconde, que telle dépense, qui est innocente pour certaines personnes, est un luxe inexcusable pour d'autres, à raison de la différence de la fortune, de l'éducation, des talents, du rang. C'est à chacun à se mettre à sa place, & à respecter les bienfaisances de son état, plutôt qu'à écouter les suggestions de la vanité. La troisième c'est que ce serait une faute énorme que de faire toutes les dépenses, que peut supporter l'état actuel de

sa fortune , si nous nous exposions par-là à perdre notre santé , notre repos , ou notre innocence , si nous courrions risque de verser dans le cœur de nos enfans le poison de l'orgueil & de la sensualité , ou d'être en scandale à nos freres , ou si nous nous privions des moyens de remplir convenablement les devoirs de la bënëfice.

On expose après cela quelques-uns des maux qu'entraîne après soi le luxe , & les avantages d'une vie simple & frugale , qui y est opposée.

Par une vie simple on conserve sa santé , on affermit sa fortune , on se met en état d'aider ses proches , d'assister les malheureux , de servir ses amis ; on acquiert l'estime des personnes raisonnables , on rend son bonheur indépendant de mille objets fragiles , on est moins exposé à de fâcheux revers , & on les supporte avec plus de courage , lorsqu'ils arrivent ; moins attaché aux aises de la vie , on ne contracte pas l'habitude malheureuse de rapporter tout à soi ; l'on est mieux disposé à goûter les sublimes plaisirs , qui accompagnent le zele patriotique & religieux.

Par cette modération on contribue encore au bonheur de l'état dont on est membre , On lui procure des avantages , que ne contrebalencent pas les dépenses que le luxe oc-

casionne , & l'espece d'industrie qu'il excite. On ne peut disconvenir que la simplicité des mœurs & l'amour du travail , qui en est une suite , ne soient propres à former de bons magistrats , des citoyens vertueux , & un état bien réglé.

Le luxe a d'ailleurs une influence pernicieuse sur nos idées , notre caractère & notre conduite. Comme il nous accoutume à mettre un grand prix à des précieuses bagatelles , tandis qu'il nous fait traiter légèrement les affaires les plus importantes , il affaiblit par-là même , il *fausse* , pour ainsi dire , notre entendement , il *effémine* l'ame , en l'attachant au monde par une multitude de petits liens , qui donnent une nouvelle force à l'amour propre. Delà l'abandon des soins domestiques , l'irritation des passions , l'incontinence , l'orgueil , l'envie , la soif des richesses , la dureté envers les misérables ; delà la frivolité , d'où naît le dégoût pour les actes de dévotion , &c.

Toutes ces réflexions sont sages & utiles ; mais y a-t-il assez de précision & d'exactitude dans la définition du *luxe* & dans ces règles ? C'est une matière très - difficile ; je ne fais si elle a jusques ici été envisagée dans tous ses divers points de vue , & dans ses différens rapports.

Dans le chap. XV de la seconde partie .

tome II, en parlant du jugement dernier & de ses suites, on voit que l'auteur penche pour le système de la *non-éternité* des peines. Mais il faut convenir qu'il s'exprime sur ce sujet avec beaucoup de modestie. Cependant n'eût-il pas mieux valu ne point toucher cette question, qui a excité tant de troubles, & ne pas donner lieu à des doutes, dont il est si aisé à la corruption d'abuser ?

Quelqu'un ne reprochera-t-il point aussi à l'auteur d'avoir évité, dans un volume destiné à exposer les dogmes du christianisme, de parler de la *divinité* de Jésus-Christ ? Tous les théologiens s'accorderont-ils avec lui, à ne reconnoître d'autres dons du S. Esprit, que la *connaissance* que nous acquerrons par la parole de Dieu, dictée par son Esprit saint, que les sentimens de *vertu*, qui sont l'effet de cette parole, & que les mouvemens de *joie*, & d'espérance, qui naissent de l'observation des préceptes de cette parole ?

Comme la morale est l'essence de la religion, & que porter les hommes à la vertu est le but principal que doit se proposer celui qui enseigne la religion, je suis bien éloigné de penser qu'un instituteur de la jeunesse doive tourner principalement ses instructions du côté de la théologie & des dogmes, qui ont causé des contestations

maîneureuses dans l'église. S'attacher aux vérités fondamentales, qui ont un rapport direct aux mœurs; voilà le devoir de celui qui est appelé à enseigner la jeunesse & le peuple. Tout dogme, qui n'a pas cette influence immédiate sur la pratique, doit être discuté dans un esprit de paix, & avec douceur, parmi les savans; mais n'est point fait pour les instructions populaires. Je voudrais donc sur les matieres controversées, n'entrer dans aucune explication, dans aucune discussion; mais ne pas omettre le dogme: le proposer simplement dans les termes même de l'écriture sainte, sans aucune addition ni commentaire. On peut donc reprocher à un théologien, qui fait un ouvrage élémentaire, pour l'instruction de la jeunesse, d'omettre les passages de l'écriture, qui fondent certains dogmes controversés, ou différemment envisagés par d'autres; mais jamais de passer sous silence une controverse, qu'il n'envisage pas comme ayant une influence directe avec la pratique de la vertu, qui doit toujours être son objet principal.

- II. *Ecclaircissemens sur le projet de reforme pour le college de Geneve, par H. B. DE SAUSSURE, professeur de philosophie. 1774. Brochure de 134 pages, in-8°.*
 M. LE professeur de Saussure répond ici

aux principales objections qu'on a faites dans plusieurs brochures contre son projet de réforme. Comme nous avons rapporté quelques-unes de ces objections (*), nous nous croions obligés d'annoncer les réponses, faites avec la modération & la décence, qui conviennent à un homme de lettres, ami de la vérité qu'il cherche, & des hommes qu'il voudrait éclairer.

On a prétendu, que le projet de M. de Saussure, produirait des *connaissances superficielles*; & cette objection portait principalement sur l'étude de la physique proposée par ce célèbre professeur. Écoutons-le lui-même. " Ces études physiques n'étaient point des idées vagues & superficielles; mais au contraire la connaissance visuelle & réelle des principales productions de la nature & de l'art, de ces objets & de ces faits qu'un enfant peut saisir, parce qu'il ne faut que des sens pour les saisir, & dont il est avide & curieux, parce qu'il aime à exercer ses sens. „ . . . " Toutes les sciences, même le plus abstraites, renferment des vérités tout à la fois claires & utiles, qui peuvent être mises à la portée d'une intelligence médiocre. „ . . . " Il est possible d'extraire de toutes les sciences des connaissances pratiques, qui sont le

(*) Journal de mai 1774, page 3, suiv.

véritable but & l'unique mérite réel des recherches les plus profondes. „ . . . “ On peut étudier les sciences par deux méthodes totalement différentes ; l'une *scientifique* & l'autre *populaire*. „ La première réservée aux savans , sera suivie dans l'auditoire de philosophie. La seconde est propre aux personnes de toutes les classes. . . Elle part des faits les plus simples , & les plus intelligibles ; passe delà à des faits plus difficiles à observer , les compare entr'eux , les éclaire & les lie par les rapports qu'elle a rendus sensibles ; elle marche toujours à ce qui est d'usage , à ce qui est pratique , sans rechercher des causes éloignées. “ On a d'excellens traités de géométrie pratique , d'astronomie élémentaire , de physique expérimentale , de mécanique démontrée par l'expérience. On a composé en Angleterre , pour l'usage des enfans , divers ouvrages méthodiques sur toutes les parties de la physique & de l'histoire naturelle. „

On a craint que M. de S. ne pensât à supprimer entièrement l'étude des langues. Il déclare dans sa réponse qu'il est bien éloigné d'une pareille pensée ; mais il soutient qu'on peut (il aurait dû dire , qu'on *doit*), associer l'étude des choses à celle des mots. . . “ Tant qu'un écolier ne saura que la correspondance des termes des dif-

férentes langues, fans connaître les objets qui font signifiés par ces termes, il ne connaîtra que les *signes des signes*, comme l'a dit ROUSSEAU ; & comme il ne connaîtra point les objets de ces signes, on peut dire qu'il ne fait rien. » ... " Je préférerais de beaucoup la science d'un payfan, qui fait distinguer la cigue du persil, à celle d'un écolier qui ne fait autre chose, si non qu'au mot français *cigule*, répond le mot grec *Kôneion*, & au mot *persil*, le mot *petroselinum*.

Mais où prendre du tems pour tant d'études différentes ? " Je réponds, c'est toujours M. de S. qui parle, que six heures par jour sont beaucoup de tems ; qu'il est impossible & qu'il serait cruel de les donner en entier au latin ; que l'unique moien d'emploier avec fruit la partie de ce tems qu'on ne peut point donner à cette langue, c'est de la consacrer à des études agréables & utiles, qui délassent du latin quand il fatigue, qui encouragent à le reprendre, qui facilitent l'intelligence des auteurs, qui aident à en faire sentir les beautés. Je dis de plus, que les enfans peuvent beaucoup apprendre, si des études faciles & attrayantes les encouragent à celles qui sont pénibles ; si en adoptant les traductions de vive voix, on exclut les compositions par écrit (les thèmes) ; si on se

borne à la prose, plus facile que la poésie ; (cette proposition n'est pas toujours vraie, & ce serait perdre beaucoup que de priver les jeunes-gens des beautés de Virgile & d'Ovide, d'Homere & de Pindare), & seules nécessaires ; si on n'occupe pas les enfans plusieurs heures de suite de la même chose ; s'ils sentent l'utilité de ce qu'ils font ; si la variété les délasse. Je dis enfin, que leur mémoire peut retenir beaucoup d'idées, si elles sont claires & intéressantes, & si l'on met souvent sous leurs yeux les objets de ces idées.

M. de S. propose une classe pour les artisans, où tous les citoyens pourront puiser des connaissances usuelles infiniment utiles. . . . "On enseigne curieusement à un enfant le nom du coquillage, dont les magistrats d'une ville qui est à 200 lieues d'ici, teignoient, il y a deux-mille ans, leur robe ; & il ignorera vraisemblablement toute sa vie, je ne dis pas avec quoi est teint son habit, mais avec quoi est blanchie la maison qu'il habite ; il ne connaîtra pas même la chaux avec laquelle cette maison est bâtie, car il ne saura pas la distinguer du plâtre. Dans la plupart des ouvrages qu'on fait faire, on ne connaît rien aux matériaux, ni à l'ouvrage même ; on reste donc toujours à la merci de ses ouvriers.

On

On a objecté que cette instruction, que l'on recevrait dans les colleges, serait nuisible aux artisans du bas ordre. Les pauvres, a-t-on dit, les laboureurs ne doivent savoir que la pratique du travail qui les fait vivre. M. de S. traitant cette question dans un point de vue général, s'efforce de prouver, que l'on peut sans danger instruire le peuple; que plus on lui donne de connaissances réelles & utiles, pourvu qu'on n'empiete pas sur le tems qu'il doit employer à gagner sa vie, & qu'on écarte ces idées vagues & superficielles qui ne sont bonnes à rien, & plus on avancera son bonheur & celui de toute l'espece humaine... On pourrait croire qu'il suffit d'infuser dans les ames quelques principes de religion & de morale; mais si l'entendement n'est point du tout formé, ces principes seront bien aisément pervertis par les séductions de toute espece, ou étouffés par les passions. Aussi tous les philosophes ont-ils décidé, que la perfection morale de l'homme dépend de sa perfection intellectuelle. C'est aux lumieres qui se sont répandues depuis l'invention de l'imprimerie, c'est aux vérités simples & utiles, qui ont pénétré jusques aux plus bas ordres de la société, que l'on doit l'adoucissement des mœurs, qui a fait des progrès si sensibles...
Ce sont aussi les lumieres qui sont, suivant

M. de S., la sauvegarde de la liberté. Si l'on demande aux Anglais, ce qui les rend un peuple libre, ils répondront, que c'est l'amour éclairé qu'ils ont pour la liberté, leur vigilance assidue, leur liberté de penser, & sur-tout la liberté de la presse, qui éclairent toute la nation sur les objets qui l'intéressent. L'homme sauvage aime la liberté par instinct; l'homme policé qui en a goûté les douceurs, n'a pas besoin de lumières pour en sentir le prix; mais il a besoin de lumières pour la conserver & la défendre.

Ce n'est pas seulement comme membre de la société que le peuple a besoin d'instruction. L'homme tient pas ses besoins au monde physique; il lui importe donc de le connaître. Que d'observations sur l'éducation physique des enfans, dont la négligence coûte la vie à des milliers de créatures innocentes! On ne saurait nier qu'on ne pût extraire des bons ouvrages sur la diététique, des préceptes clairs, simples, peu nombreux & utiles pourtant à tous les hommes. Sur la médecine, que de préjugés à détruire dans l'esprit du peuple! Lui donner des règles sur la conduite à tenir dans les maladies, rassembler pour lui des préceptes qui enseignent ce qu'il faut éviter plutôt que ce qu'il faut faire; lui inculquer l'utilité de l'inoculation; indiquer les secours

provisionnels , qu'il faut donner à un blessé , à un homme qui a fait une grande chute , à un noyé , à un apoplectique , &c. Ne serait-ce pas le moyen de sauver la vie à un grand nombre d'hommes... C'est un préjugé pernicieux , que de penser qu'il suffit de la pratique pour bien apprendre & bien exercer les arts. Les artisans eux-mêmes conviennent , qu'un esprit exercé peut trouver des méthodes plus sûres , plus avantageuses , plus expéditives , pour faire son ouvrage , & même pour le rendre plus parfait. . . . La société économique de Berne a fait travailler à des élémens d'agriculture destinés à l'instruction des paysans. (On attend avec impatience l'ouvrage de M. Bertrand , pasteur à Orbe , qui a remporté le prix proposé sur cet objet intéressant).

On craint que les connaissances répandues parmi le peuple ne lui inspirent un vain orgueil , & ne le dégoûtent de son travail. Mais l'expérience paraît avoir démontré combien cette crainte est chimérique. En Angleterre , en Hollande , dans tous les états protestans de l'Allemagne & de la Suisse , les paysans , les soldats , les matelots , les artisans , savent presque tous lire & écrire ; & remplissent leur vocation aussi bien , si ce n'est mieux , que dans les pays où le peuple ne fait point lire. Qu'on interroge ceux

qui font à même d'observer cette classe de citoyens ; ils diront que les plus laborieux , font les plus sages , les plus instruits , ceux dont l'éducation a été la mieux soignée. Ils diront combien il est difficile d'affujettir au travail une jeunesse qui a passé son enfance sans instruction. Convenons donc que les premières années de la vie seront utilement employées , si on les consacre à acquérir quelques-unes de ces connaissances , qui sont l'avantage & l'ornement de l'homme , dans quelqu'état que la providence le place.

On insiste : le peuple , s'il savait quelque chose deviendrait décisif & ergoteur. M. de la Chalottais a donné la réponse , en disant : “ Que l'ignorance est presque toujours présumptueuse ; qu'elle décide , approuve , & condamne avec une égale témérité. „

“ Qu'il est doux de se figurer un tems , où les hommes du plus bas ordre auraient moins de fausses opinions , connaîtraient plus de vérités utiles , & marcheraient à leur bonheur par une route plus sûre & mieux éclairée. Ces vœux & ces espérances sont chimériques sans doute : mais pourquoi ? C'est parce qu'on les croit chimériques , parce qu'on ne veut rien faire pour les réaliser. Croirait-on donc avoir rempli sa tâche , en disant que le peuple est né pour l'erreur & pour le travail , comme si le peuple était

un animal d'une espece inférieure à la nôtre ; comme si la vérité une fois découverte était plus difficile à saisir que l'erreur ; comme si la vérité détournait du travail & recommandait l'oïveté.

III. *Relation des voyages autour du monde, &c.*
4 vol. in-8°. Neuchatel, 1774. *Dernier extrait.*

LE quatrieme tome de cet intéressant ouvrage renferme douze chapitres, avec une table générale de toutes les matieres. Nous nous hâtons de satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Jamais, pendant tout ce long voyage, le vaisseau ne s'était trouvé dans une situation si dangereuse, que dans la traversée de la baye de la Trinité à la riviere d'Endevour. Après avoir peint avec la plus grande énergie, toutes les horreurs d'une mort prochaine dont l'équipage était menacé, le bâtiment ayant échoué dans un trou qui se trouvait au milieu d'un rocher ; le voyageur nous apprend qu'en ayant été retiré, il se trouva tellement endommagé, que la voie d'eau avait considérablement gagné sur les pompes. Dans cet état, un des officiers de poupe (M. Monkhouse), dit M. Cook, me proposa un expédient dont il s'était servi

à bord d'un vaisseau marchand, qui ayant une voie qui fesoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la Virginie à Londres. . . Je n'hésitai point à laisser employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette*; voici comment s'exécuta cette opération. On prit une petite bonnette en étui; & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures: si nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue. La voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Au milieu de la joie que ressentit l'équipage de cette heureuse découverte, qui peut être très-utile aux navigateurs qui se trouveront dans le même cas, on n'oublia pas que la

conservation du vaisseau ne tenait qu'à un bouchon de laine ; aussi se hâta-t-on d'entrer dans la rivière d'Endeavour pour le radouber. Le rocher avait fait ouverture à travers quatre bordages , & même dans les couples ; trois autres bordages étaient fort endommagés. L'un des trous était assez large pour couler à fond le vaisseau , quand même on aurait fait aller huit pompes à la fois ; au lieu de quatre ; mais , par bonheur , il se trouva , en grande partie , bouché par un morceau de roche , qui , après avoir fait l'ouverture , y était resté engagé. De sorte que la seule eau qui passait entre la pierre & le bois , avait d'abord gagné sur les pompes. On reconnut aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étaient fait un passage entre les couples , & avaient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avait laissée ouverte.

Les Indiens de la Nouvelle-Zélande ont une parure aussi gênante qu'elle est extraordinaire. Ils font un trou au travers du cartilage qui sépare les deux narines , pour y mettre l'os d'un oiseau , qui est , à-peu-près , de la grosseur du doigt , & long de cinq ou six pouces : ils ont aussi les oreilles trouées , mais sans pendans. La partie du bras , de l'épaule au coude , est ornée d'un bracelet composé de cheveux tressés ; ce qui fait voir que

ces Indiens aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient sans vêtemens. M. Banks ayant fait une excursion dans le pays, trouva en revenant, dans un seul monceau, la plus grande partie des étoffes dont on avait fait présent à ces sauvages. Ils les avaient probablement laissées là, comme des choses inutiles qui ne valaient pas la peine d'être emportées. Ils attachaient peu de valeur à tout ce qu'on leur offrait, excepté les tortues, qu'ils aiment beaucoup.

La Nouvelle-Hollande offre une grande variété de plantes très-propres à enrichir la collection d'un botaniste; mais il y en a très-peu qu'on puisse manger. On y voit entr'autres, une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses, ressemblante à une espèce de jonc, appelé en Angleterre *queue de chat*; elle distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme gutte, excepté qu'elle ne tâche pas. Elle exhale une odeur douce; mais nos voyageurs n'ont pas eu occasion de distinguer les propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes qu'on trouve dans ces cantons.

Dans la description de quelques reptiles & insectes, on observe quatre espèces de fourmis, dont les travaux & la manière de vivre sont très-extraordinaires: nous ne nous arrêterons qu'à la première. Leurs fourmi-

lières font d'une construction singulière : les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles, dont chacune est aussi large que la main. Elles en joignent les pointes ensemble avec une espèce de glu, de manière qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela, est un suc animal, une colle, qui s'élabore dans leur corps. On n'a pas pu observer la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais on en a vu des milliers qui réunissaient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position, tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de mieux se convaincre que les feuilles étaient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières, on troubla leurs travaux ; & dès qu'on les eût chassées de l'endroit qu'elles occupaient, les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle, avec une si grande force, qu'on fut surpris de voir comment, au moyen de la combinaison de leurs efforts, elles avaient pu la dompter. Elles se vengerent de cette injure, en se jettant par milliers sur les observateurs, & en dardant leurs aiguillons, dont la piquure n'était gueres moins douloureuse que celle d'une abeille.

Le nombre des habitans de la Nouvelle-Hollande parait être très-petit, en comparaison de son étendue. Leurs traits sont agréables. Ils n'ont ni le nez plat, ni les levres grosses; leur dents sont blanches, & bien rangées; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs; leur barbe est de la même couleur, & épaisse. Ils en brûlent l'extrémité, ainsi que des cheveux, afin qu'ils les embarrassent moins. Ils vont entièrement nus, & ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout le corps, que nous d'exposer à la vue nos mains & notre visage. Leur peau est tellement couverte de boue & d'ordures, qu'il est très-difficile d'en distinguer la véritable couleur. Leur principale parure, ainsi qu'on l'a vu plus haut, consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines. "Toute la sagacité humaine, dit notre voyageur, ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, & qu'est-ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'aient pas adopté de quelque autre nation. „ Cet os croise entièrement le visage, & bouche si bien les narines, qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer; aussi nasal-

lent-ils tellement , lorsqu'ils veulent parler , qu'ils se font à-peine entendre les uns aux autres. Outre ce bijou , ils ont des colliers faits de coquillages , taillés & attachés ensemble très - proprement , des bracelets de petites cordes , qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras , & autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns d'entr'eux portent , en outre , des especes de hausse - cols faits de coquillages , suspendus le long du col & traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens , leurs corps , outre l'ordure & la boue , ont encore un autre enduit ; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules & sur la poitrine , & le blanc en rayes , quelques-unes étroites , & d'autres larges ; les étroites sont placées sur les bras , les cuisses & les jambes ; & les larges sur le reste du corps. Ils appliquent aussi de petites taches de blanc sur le visage , & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Ils ne paraissent pas avoir des habitations fixes ; leurs demeures n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse s'y tenir debout ; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four , avec des baguettes flexibles,

à-peu-près aussi grosses que le pouce : ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier, & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu. Ils se couchent dans ces huttes en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre : dans cette position, une hutte contient trois ou quatre personnes. Une horde construit au besoin ces huttes, dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems. Le seul meuble qu'on y ait aperçu est une espèce de vase oblong, fait tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités avec une baguette d'osier, qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Ils ont encore un sac à mailles d'une médiocre grandeur : pour le travailler, ils suivent à-peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête : en général il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent, quelques hameçons, des lignes, une ou deux de ces coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards, & leurs ornemens ordinaires ; ce qui comprend tous

les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Ces sauvages se nourrissent principalement de poisson ; ils ne paraissent pas manger crue aucune nourriture animale. Ils la grillent sur les charbons, ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes. Pour allumer du feu, ils prennent deux morceaux de bois sec ; l'un est un bâton d'environ huit à neuf pouces, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du bâton, en le pressant sur l'autre morceau de bois ; ils le tournent avec vivacité dans leurs mains, comme nous tournons un mouffoir de chocolat ; ils élèvent souvent la main en haut, en roulant le long du bâton ; ensuite ils la redescendent en bas, pour augmenter la pression autant qu'il est possible, & par cette méthode, ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour le propager avec beaucoup de promptitude. Cette invention amené naturellement des réflexions philosophiques sur cet élément, qu'on lit avec plaisir.

La description des armes offensives & défensives de ces Indiens, & celle de leurs pirogues, quelque curieuses qu'elles soient, demandent trop de détails pour nous y arrêter. Après une courte nomenclature de leurs mots les plus usités, notre voyageur

termine ce chapitre par quelques observations relatives aux courrans & aux marées qu'on rencontre sur la côte, sans oublier les golphes, les anses, & tout ce qui peut éclairer les voyageurs qui viendront après lui, & qui prendront la même route.

Dans le chapitre suivant, il est question du passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée, dont les habitans ne diffèrent gueres de ceux de la Nouvelle-Hollande, quoiqu'on prétende qu'ils ont une origine différente. De-là arrivés à l'isle de Savu, nos voyageurs ont une entrevue avec les insulaires. Ils y trouvent un établissement hollandais, & des facteurs. Ils ont une entrevue avec le roi du pays, qui n'osa pas s'asseoir, disant qu'il ne croyait pas que des blancs le lui permissent en leur compagnie: nos complimens, dit M. Cook, dissipereut bientôt ses scrupules. On se mit à table à bord du vaisseau où le monarque s'était rendu. Le dîner consistait en un mouton; il témoigna le desir d'avoir un de ces animaux: quoiqu'il ne nous en restât qu'un, nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglais, & M. Banks lui donna poliment son levrier; il accepta aussi une de leurs lunettes dont il avait envie: on fit l'exercice devant lui avec trois décharges; il

fut très-surpris de l'ordre & de la promptitude des évolutions , sur-tout de la manière dont on bandait les fusils. S. M. leur rendit le lendemain le repas : il fut servi sur 36 plats, ou plutôt sur 36 paniers , qui contenaient, ou du porc ou du riz. On avait rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avait été cuit. Ces alimens furent rangés à terre , & l'on mit tout autour des nattes pour sieges : comme le roi ne venait pas , on le demanda , & l'on répondit que la coutume du pays ne permettait pas à la personne qui donnait le repas , de s'asseoir avec ses hôtes ; mais que si l'on soupçonnait que les mets fussent empoisonnés, il viendrait les goûter. Les Hollandais ont un résident à Savu. M. Lange , faxon , en faisait les fonctions. Nos Anglais n'ont pas eu lieu de s'en louer. " Depuis dix ans qu'il résidait dans cette isle , disent-ils , il n'avait jamais vu d'autres Européens que nous , excepté lors de l'arrivée d'un vaisseau hollandais qui y avait mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur , & par son habillement ; car il s'assied à terre , il mâche du bétel , & il a entièrement adopté leur caractère & leurs mœurs. Il a épousé une Indienne de l'isle de Timor , qui tient sa maison à la mode du pays. „ On y instruit la jeu-

nessé à lire , à écrire , & on lui apprend les principes de la religion chrétienne. Celle de ces peuples est une espece de paganisme absurde. Chaque homme choisit son dieu , & détermine lui-même la maniere dont il doit l'adorer ; de façon qu'il y a presque autant de dieux & de cultes différens , qu'il y a de personnes. " On dit cependant , ajoutent nos voyageurs , que leur morale est irréprochable , & qu'elle ne contredit point les principes du christianisme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme , le commerce illicite entre les deux sexes est , en quelque maniere , inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très-rares , & ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite , que s'il s'éleve des différends , ils n'en font pas même le sujet d'une querelle , de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement ; mais , sur-le-champ , ils renvoient l'affaire à la décision du roi. „

Ces insulaires semblent jouir d'une bonne santé , & d'une longue vie ; quelques-uns d'entr'eux étaient pourtant marqués de la petite vérole , que M. Lange nous a dit s'être manifestée plusieurs fois dans le pays , & qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée , ils la transportent dans un endroit solitaire ,

solitaire, très-éloigné de toute habitation; ils laissent la maladie suivre son cours, & ils fournissent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand baton. Nous aurions bien désiré que notre voyageur se fût informé de leur méthode curative; car enfin, ils doivent en avoir une; & s'il en réchappe beaucoup de ceux qui sont atteints de cette cruelle maladie.

La traversée de l'isle de Savu à Batavia n'a absolument rien de bien intéressant que pour les marins. Quoique MM. Byron, Carteret & Wallis, aient parlé fort amplement de cette capitale des domaines hollandais dans l'Inde, nos philosophes qui montaient l'Endéavour, sont entrés dans des détails qui avaient échappé à ces voyageurs, & qui méritent tout au moins autant d'attention que ceux que nous avons déjà rapportés. Nous allons en transcrire quelques-uns au hasard; nos lecteurs jugeront par ceux-ci du mérite des autres. Nous les prendrons principalement dans les mœurs & les usages. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'établir à Batavia qu'en qualité de soldat au service de la compagnie; & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au

conseil , qui lui permet de s'absenter de son corps, & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre. Presque tous les blancs meurent jeunes dans ce pays. Il n'en est pas ainsi des femmes , auxquelles le climat n'est pas aussi funeste qu'aux hommes. Les Indiens établis à Batavia forment une grande partie des habitans. Le mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux : les familles empruntent , à cette occasion , autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver , pour en parer les époux ; de sorte que leurs habillemens de nôce sont très-brillans & très-magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois quinze jours , & même plus long-tems : pendant cet intervalle , les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse , quoiqu'il soit marié dès le premier jour.

“ Depuis un tems immémorial , la pratique appelée *Muck*, ou *courir un Muck*, est établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un Muck*, dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium , il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre , jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même , ou arrêté. „ L'Indien qui donne ce cruel spectacle

est toujours réduit au désespoir par quelque outrage , ou par quelque infidélité. Il se venge d'abord sur ceux dont il a à se plaindre. Si l'officier de police le prend en vie ; sa récompense est très- considérable ; mais s'il le tue , il ne reçoit rien au- delà de la paye ordinaire. Cependant, tel est le désespoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre des personnes chargées de les arrêter ; quoique celles-ci aient des especes de grandes tenailles pour les saisir , sans se mettre à la portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés ; mais ils n'en sont pas moins rompus vifs ; & si le médecin qui est chargé d'examiner leurs blessures , pense qu'elles peuvent être mortelles , la peine est infligée sur-le-champ , & la place de l'exécution est communément le lieu où ils ont commis leur premier assassinat.

Ces Indiens , qui sont mahométans , ont des pratiques & des opinions des plus absurdes , qu'ils tiennent des payens , leurs ancêtres. Ils croient que le diable est la cause de toutes les maladies , & de toutes les adversités ; & pour cette raison , lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune , ils lui consacrent , comme une offrande propitiatoire , des alimens , de l'argent , & beaucoup d'au-

tres choses. Ils regardent l'argent qu'ils lui offrent, comme une expiation que paye le pécheur, n'importe en quelles mains il passe : quant aux alimens, ils prétendent que le diable n'en mange pas les parties grossieres ; cependant ils pensent qu'il en suce toute la faveur, sans en changer la forme, de sorte qu'ensuite ils sont aussi insipides que de l'eau. Les femmes, selon eux, en accouchant, mettent au monde en même tems un crocodile, jumeau de l'enfant. Ils imaginent que la sage-femme reçoit cet animal avec beaucoup de soin, & le porte sur-le-champ à la riviere, où elle le jete. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance, porte constamment des alimens à la riviere pour ces parens amphibies, & le jumeau sur-tout, y va, à certains tems, dans tout le cours de sa vie, accomplir ce devoir fraternel.

Les Chinois ont une superstition singuliere sur l'enterrement de leurs morts : jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetières dans les environs de Batavia, couvrent plusieurs centaines d'acres de terrain, & les Hollandais fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'au prix le plus exor-

bitant. Pour empêcher le cadavre de mêler ses cendres avec la terre, ils le renferment dans une bierre faite d'un tronc d'arbre creusé comme un canot, & l'enduisent d'une couche de mortier d'environ huit ou dix pouces, lequel devient aussi dur que la pierre.

La loi ordonne à Batavia que chacun soit enterré suivant son état; de sorte que si le défunt n'a pas laissé de biens pour payer ses dettes, un officier fait l'inventaire de ce qui lui restait en mourant. Il en préleve une partie pour faire les funérailles, suivant l'usage prescrit, & les créanciers ne se partagent que le surplus. C'est ainsi, dit le voyageur, que dans plusieurs cas, les vivans sont sacrifiés aux morts, & que l'argent qui devrait acquitter une dette, ou nourrir des orphelins, est dépensé dans des cérémonies inutiles, ou enfoui dans le sein de la terre.

Au sujet des esclaves, on nous apprend dans ces voyages, que les maîtres ont plein-pouvoir de leur infliger tous les châtimens qui ne les privent point de la vie; mais s'ils meurent par une suite des coups, quand même cela ferait arrivé contre le dessein du propriétaire, il est jugé très-sévèrement, & condamné ordinairement à une peine

capitale. C'est pour cela que la maître punit rarement lui-même son esclave : dans ce cas, il s'adresse à un officier appelé *Marinea*, qui emploie pour ce chatiment des esclaves qui font la fonction de bourreaux. Les hommes sont châtiés en public devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné au délit. On se sert pour cela de verges de ratans découpées en baguettes minces, qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une risdale au maître, & un châtiment plus sévère, un ducaton.

La justice est administrée à Batavia par un corps de magistrats divisés en plusieurs classes. Quel que puisse être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours les moyens de s'échapper, avant de l'appeller en justice ; s'il y comparait, & qu'il soit convaincu d'un délit capital, il est rarement puni de mort, tandis que les pauvres Indiens, au contraire, sont pendus, rompus vifs, & même empalés sans miséricorde. Les Malais & les Chinois ont des juges particuliers : ces deux nations payent des impôts très-considérables à la compagnie : celui pour porter les cheveux longs n'est pas le moindre ; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandais,

afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir , arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville , & les Chinois ont éprouvé qu'il est de leur intérêt d'y porter leur argent sans délai.

Après une analyse aussi étendue , nous nous croions dispensés de porter un jugement sur cet ouvrage. Nous pensons qu'il n'est aucun de nos lecteurs qui n'en sente tout le prix. La traduction est en général bien faite. Si l'on y trouve quelques négligences , on en est bien dédommagé par le grand nombre de morceaux intéressans que le traducteur a travaillés avec plus de soin.





S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 D E L' E U R O P E.

I. *La Jérusalem délivrée. Poème du Tasse. Nouvelle traduction Paris, 1774.*

MONSIEUR de Voltaire soupant au Temple, chez M. le prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, Buffi Rabin, le chevalier de Bouillon dénigraient à l'envi les fables de la Mothe qui venaient de paraître. " Vous avez raison, leur dit M. de Voltaire; quelle différence de la Mothe à la Fontaine! Avez-vous vu la dernière édition des fables de la Fontaine? Non, dirent-ils. Quoi, vous ne connaissez pas cette belle fable trouvée dans les papiers de M. de Bouillon? Il la recite; on s'extasie, voilà du la Fontaine tout pur. Quelle naïveté! „ Elle était de la Mothe.

Cette aventure s'est renouvelée dans plus d'une société, à l'égard de cette nouvelle traduction de la Jérusalem délivrée, attribuée d'abord à J. J. Rousseau, & reconnue aujourd'hui être de M. le Brun, secrétaire

des commandemens du prince de Conti ; célèbre par la part qu'il a eue a la fortune de la petite fille de Corneille , autant que par des odes & des morceaux des Géorgiques , traduits en vers. Comme ce poete a de grands ennemis & de petits critiques , plus d'un journaliste fera bien fâché d'avoir si fort élevé la *Jérusalem délivrée*. Oui , a-t-on dit , on reconnaît évidemment *la touche mâle du fameux citoyen de Geneve*. Nous ne savons si M. le Brun aura été bien flatté de ces éloges postiches , auxquels nous adhérons très-volontiers.

Ce qui a abusé le public sur le traducteur du poëme Italien , c'est qu'en effet , J. J. Rousseau a aussi traduit le Tasse. Son manuscrit qu'il n'a point voulu publier , existe , & la préface de l'ouvrage de M. le Brun n'est autre chose , que la conversation de M. Rousseau , avec ceux qui lui ont demandé son ouvrage. Voici cette préface :

“ La traduction que nous donnons au public a été arrachée à l'auteur malgré lui. C'est , nous a-t-il dit , un ouvrage de la première jeunesse. J'étais passionné pour le Tasse , & mécontent de ses traducteurs ; j'ai fait autrement , je n'ai peut-être pas fait mieux. ”

“ Hé bien , corrigez , retouchez. ”

“ ... Non , j'ai fait vœu de ne plus écrire ;

& puis, mon imagination a été refroidie par l'âge, & froissée par les événemens. Je serais plus correct; mais je vaudrais encore moins.,

“ Et la préface., ”

“ ... Je n'en ai point fait, je n'en ferai point. Qu'y mettrais-je? ”

“ Vous parleriez du poème épique., ”

“ ... Tant de monde en a parlé., ”

“ Des traductions., ”

“ ... Ce que j'en dirais ne rendrait pas la mienne meilleure., ”

“ Du Tasse., ”

“ ... Sa vie est par-tout. Son génie doit se retrouver dans mon ouvrage, ou mon ouvrage ne vaut rien., ”

Comme la traduction n'est point faite sur ce ton de singularité, & d'apprêt; comme au lieu d'une imagination emportée qui imite, on n'y trouve à-peu-près par-tout que la fidélité énergique d'un traducteur maître des deux langues; comme rien ne ressemble moins au style précis de M. le Brun, que l'abondance, les périphrases, les mouvemens du style de M. Rousseau; comme il n'y a pas un point de rapport entre la manière du traducteur, & celle de la nouvelle Héloïse, peu de gens de goût attentifs & exercés auront été les dupes de la supercherie des libraires.

Ceux qui voudront croire que M. Rousseau aurait fait mieux, sont bien les maîtres;

pour nous , nous devons nous contenter de mettre le procès sur le bureau ; en voici les pieces. Ce sont de simples extraits choisis de la traduction moderne , auxquels nous joignons quelquefois l'Italien.

Chant deuxieme, 18^e Octave. C'est Sophronie qui va se présenter à Aladin, & s'accuser d'avoir ravi l'image des chrétiens.

La vergine tra'l vulgo ufcì foletta ,
 Non copri' sue bellezze , e non l'espofe ;
 Raccolse gli occhi , andò nel vel , ristretta ,
 Con ifchive maniere , e generofe :
 Non fai ben dir , s'adorne , o fe negletta ,
 Se cafo , od'arte il bel volto compofe ;
 Di natura , d'amor , de'cieli amici
 Le negligenze fue fono artifici.

“ Scule, au milieu de la foule , cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits ; les yeux baiffés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste & affuré. L'œil incertain ne peut distinguer fi elle est parée, fi elle ne l'est pas ; fi c'est à l'art ou bien au hazard qu'elle doit l'éclat de fes charmes. Cette heureufe négligence est l'ouvrage de la nature , de l'amour , & du ciel qui la favorife. „

On ne peut rien de plus correct, de plus

44 JOURNAL HELVETIQUE.

précis & de plus plein. *L'œil incertain* vaut mieux que le *non sai ben dir*, qui ne fait point image.

Mirata da ciascun passa , e non mira
 L'altera donna , e inanzi al rè sen viene :
 Nè , perchè irato il veggia , il piè ritira ,
 Ma il fiero aspetto intrepida sostiene.
 Vengo , signor , gli disse , (e intanto l'ira ,
 Prego , sospenda , e'l tuo popolo affrene :)
 Vengo a scopirti , e vengo a darti preso
 Quel reo , che cerchi , onde sei tanto offese.

“ *Objet de tous les regards*, elle ne daigne regarder personne ; admise devant le tyran , elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; intrépide , elle soutient son farouche aspect. *Suspens*, lui dit-elle , ta vengeance , & arrête (*affrene*) ton peuple. Je viens te découvrir le coupable qui - t'a offensé , je viens livrer dans tes mains la victime que demande ta colere. ,,

All'onestà baldanza , all'improvviso
 Folgorar di bellezze altere , e sante ,
 Quasi confuso il rè , quasi conquiso ,
 Frenò lo sdegno , e placò il fier sembiante.
 S'egli era d'alma , o se costei di viso
 Severa manco , ci divenaîne amante : ,

Ma ritrofa beltà , ritroso core

Non prende ; e sono i vezzi esca d'amore.

“ A cette noble hardieffe , à l'éclat inattendu de cette beauté fiere & imposante , Aladin presque confus , presque subjugué , reprime son courroux , & adoucit ses sinistres regards. Si son cœur eût été moins dur , si Sophronie eût été moins sévere , il en devenait l'amant. Mais à une ame sans desirs , il faut des charmes qui cherchent à les faire naître , & l'espérance est le premier aliment de l'amour.

Le, *ma ritrofa beltà, ritroso core non prende* , est un peu périphrase : il est moins image que maxime dans la traduction.

Fu stupor , fu vaghezza , e fu diletto ,

S'amor non fu , che mosse il cor villano :

Narra, ei le disse , il tutto : ecco io commetto

Che non s'offenda il popolo tuo cristiano.

Ed ella : il reo si trova al tuo cospetto :

Opra è il furto , signor , di questa mano ;

Io l'immagine tolsi ; io son colei

Que tu ricerchi , e me punir tu dei. ?

“ S'il ne sentit pas de l'amour , le barbare sentit du moins de l'étonnement , de la curiosité , du plaisir. Parle , dit - il , je défends qu'on attente à la vie de tes chré-

tiens. . . Le coupable, seigneur, tu le vois !
cet enlèvement est le crime de ma main.
C'est moi qui t'ai ravi l'image, c'est moi
que tu dois punir.

Chant quatrième, 30^e octave. Portrait
d'Armide.

Fa nove crespe l'aura al crin disciolto ,
Che natura per sè rinscrepa in onde ;
Stassi l'avaro sguardo in se raccolto ,
E i tesori d'amore , e i suoi nasconde.
Dolce color di rose in quel bel volto
Fra l'avorio si sparge , e si confonde :
Ma nella bocca , ond'esce aura amorosa ,
Sola roffeggia , e semplice la rosa.

“ Ses cheveux flottent en ondes sur ses
épaules, & le zéphir en se jouant, y forme
des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors
de l'amour & des siens, les cache sous
sa paupière abaissée. Sur son teint, l'incarnat
de la rose se mêle & se confond avec
l'ivoire; mais sur sa bouche qui respire un
souffle amoureux, brille le seul incarnat de
la rose. „

Mostra il bel petto le sue nevi ignude ,
Onde il foco d'amor si nutre , e desta :
Parte appar delle mamme acerbe , e crude ,
Parte altrui ne ricopre invida vesta :

Invida , ma s'agli occhi il varco chiude ,
 L'amoroso pensier già non arreſta :
 Che non ben pago di bellezza eſterna ,
 Negli occulti ſecreti aneo s'interna.

“ Sa gorge a demi nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est là que l'amour repose ; c'est de là qu'il lance & ses traits & ses feux : deux globes arrondis par la main des graces , s'élevent & s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie , l'autre est cachée par une robe envieuse & jalouse : impuissante barriere qui résiste aux regards , & ne peut arrêter la pensée. Moins enchanté de ce qu'on voit , qu'avide de ce qu'on ne voit pas , l'imagination s'élançe & pénètre les appas les plus ſecrets. ”

Le trait charmant , *onde il foco si nudre , est amaigri par lance ses traits & ses feux*, Cela est bon dans un madrigal français ; comme *les globes arrondis par les mains des graces* , dont il n'est pas question dans l'original : on ne dit mot de l'*invida* répété au cinquieme vers qui est une figure pleine d'expression , ni de l'*amoroso pensier* dénaturé par notre terme métaphysique de *pensée*.

Chant sixieme, octave 40. Premier combat de Tancrede & d'Argant.

Posero in resta , e dirizzaro in alto

I duo guerrier le noderoſe antenne :

Nè fu di corso mai , nè fu di salto ,
 Nè fu mai tal velocità di penne ,
 Nè furia eguale a quella , ond'a l'assalto ,
 Quinci Tancredi , e quindi Argante venne.
 Rupper l'aste fu gli elmi , e volar mille
 E tronchi , e schegge , e lucide faville.

“Leurs lances sont en arrêt: ils se précipitent l'un sur l'autre; l'aigle qui fond sur sa proie, le trait qui fend les airs, sont moins vites & moins rapides. Rien n'égalait jamais leur furie. Leurs lances se brisent sur leurs casques: mille éclairs, mille étincelles volent à la fois.

Sol de'colpi il rimbombo intorno mosse
 L'immobil terra , e risonarne i monti :
 Ma l'impeto , e'l furor delle percosse ,
 Nulla piegò delle superbe fronti.
 L'uno e l'altro cavallo in guisa urtasse ,
 Che non fur poi cadendo a forger pronti.
 Tratte le spade i gran mastri di guerra
 Lasciar le staffe , e i piè fermaro in terra.

“Le bruit seul du coup fait trembler la terre; les montagnes en mugissent. Mais ni le choc ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent, & font pour se relever de lents & pénibles efforts. Les guerriers

riers les abandonnent, prennent leurs épées,
& combattent à pied.”

La traduction profaïque n'a pu rendre
l'effet imitatif du *rimbombo intorno mosse
l'immobil terra.*

Cautamente ciascuno a i colpi move
La destra , a i guardi l'occhio , a i passi il piede ;
Si reca in atti varj , e'n guardie nove
Or gira intorno , or cresce innanzi , or cede :
Or qui ferire accenna , e poscia altrove,
Dove non minacciò , ferir si vede :
Or di sè discoprire alcuna parte ,
E tentar di schernir l'arte con l'arte.

“ Chacun de la main suit la main de
son ennemi , de ses regards cherche ses re-
gards , mesure ses pas sur ses pas , varie l'at-
taque & la défense , trompe l'art par l'art ,
la feinte par la feinte , tourne , recule , s'a-
vance , menace un côté , frappe l'autre , se
découvre afin de forcer son adversaire à se
découvrir à son tour.

Della spada Tancredi , e de lo scudo
Mal guardato al pagan dimostra il fianco
Corre egli per ferirlo , e in tanto sudo ,
Di riparo si lascia il lato manco.
Tancredi con un colpo il ferro crudo

70 JOURNAL HELVETIQUE.

Del nimico ribatte , e lui fere anco
Nè poi, ciò fatto , in ritirarli tarda ,
Ma si raccoglie , e si ristringe in guarda.

“ Tancrede offre son flanc nud & defarmé;
Argent va le frapper , & laiffé lui-même son
côté gauche fans défenfe. Tancrede d’un feul
coup repouffe son épée , le blesse , puis se
retire , se remet sous les armes & s’en cou-
vre tout entier.

· Il fero Argante , che se stesso mira
Del proprio sangue suo macchiato , e molle ,
Con infolito orror fremme , e fospira ,
Di cruccio , e di dolor turbato , e folle :
E portato da l’impeto , e dall’ira ,
Con la voce la spada insieme estolle :
E torna per ferire , ed è di punta ,
Piagato , ov’è la spalla al braccio giunta.

“ Le Circassien voit couler son propre sang;
plein d’horreur & de trouble , transporté de
douleur , il frémit , il foupire ; il éleve l’épée
& la voix ; il veut frapper , & lui-même est
frappé à l’endroit où finit l’épaule , & com-
mence le bras. ”

Nous ne retrouvons pas dans les adjec-
tifs , *plein d’horreur & de trouble , trans-*
porté de douleur , l’énergique *con infolito er-*

*ror fremet. Il frémit d'une horreur inconnue.
Di cruccio e di dolor turbato.*

Vinta dall'ira è la ragione , e l'arte ,
E le forze il furor ministra , e cresce :
Sempre che scende il ferro , o foga , o parte ,
O piastra , o maglia , e colpo in van non esce.
Sparfà e d'arme la terra , e l'arme sparte
Di fangue , e'l fangue col sudor sù mesce ;
Lampo nel fiammeggiar , nel romor tuono ;
Fulmini nel ferir le spade sono.

“ La raison & l'adresse cèdent à la colere,
la fureur entretient leurs forces & les ran-
nime. Leurs bras ne portent pas un coup qui
ne perce , qui ne déchire ; la terre est cou-
verte du débris de leurs armes , leurs ar-
mes sont teintes de sang , & le sang coule
avec la sueur ; leurs épées brillent comme
l'éclair , éclatent comme le tonnerre , & frap-
pent comme la foudre , &c. &c. „

Si ce n'est pas là lutter contre son ori-
ginal , comme Tancrede contre Argant , si
ce n'est pas réunir l'élégance à la rapidité,
& la précision aux images , & mériter un
jour de devenir modele , nous conviendrons
qu'il n'y a plus de regles , pour juger de
goût & de style. Remarquons que dans ce

morceau dont tous les détails sont si variés, & les peintures si nuancées, il n'y a pas un excès d'imagination, pas un *consetti*, pas une opposition de termes, & très-peu d'adjectifs. Boileau pouvait assez ignorer l'italien pour appeler cela du *clinquant*, mais il aurait dû faire mieux; & ceux qui appellent athées les détracteurs de Boileau, devraient bien être raisonnables en théologie, & en poésie.

Le combat de Turenne & d'Aumale dans la *Henriade* a des détails très-bien peints; mais on ne trouve pas dans la *Jérusalem délivrée*:

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux, Turenne est plus adroit, & moins impétueux.

Ce n'est pas décrire, c'est écrire. Il n'y a pas peut-être dans aucun de nos poètes un exemple de cette gradation admirable & pittoresque:

Sparse e d'arme la terre, e l'arme sparte
Di sangue, e'l sangue co'l sudor si mesce.

Le traducteur n'a laissé en arriere, ni affaibli aucune de ces images frappantes par leur grandeur & leur vérité, qu'on rencontre souvent dans le *Tasse*. En voici une qu'on ne lit gueres sans saisissement. Elle est tirée du morceau de la mort de *Suënon*

que raconte le Danois. L'horreur des ténèbres empêchait de distinguer les cadavres au milieu desquels était caché celui de l'infortuné Suénois, un vieillard apparaît au Danois, & lui montre une étoile, dont les rayons vont le conduire au corps de son maître.

Allor veggio , che dalla bella face
 Anzi dal sol notturno un raggio scende ,
 Che dritto là dove il gran corpo giace ,
 Quasi aureo tratto di penne si stende ;
 E sopra lui tal lume , e tanto face ,
 Ch'ogni sua piaga ne sfavilla , e splende :
 E subito da mè si raffigura ,
 Ne la sanguigna orribile mistura.

“Soudain de cet astre lumineux, ou plutôt de ce soleil, descend un rayon, qui, semblable à une ligne d'or, se prolonge jusques sur le corps du héraut. L'éclat de sa lumière couvre ses blessures. Dans ces restes sanglans, défigurés, je reconnais mon maître.,, Ce tableau était digne de la palette de Rembrandt.

Chant douzième, 58^e octave. Combat & mort de Clorinde.

L'un l'altro guarda , e del suo corpo e sangue,
 Sul pomo della spada appoggia il peso.

Già dell'ultima stella il raggio fangue
 Al primo albor , ch'è in oriente acceso.
 Vede Tancredi in maggior copia il fangue
 Del suo nemico , e fè non tanto offeso.
 Ne gode, e superbisce. O nostra folle
 Mente , ch'ogn'aura di fortuna estolle.

“Leurs corps languiffans & affaiblis s'appuyent sur leurs épées , & tous deux se fixent , & se regardent. Déjà l'aurore peignait l'orient de ses couleurs , & faisait pâlir le front des astres de la nuit. Tancrede voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à-peine blessé : son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! Nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous abuse & nous flatte. „

Où est dans cette phrase philosophique la brieveté poétique du , *o nostra folle mente, ch'ogn'aura di fortuna estolle.*

Mifero , di che godi ? oh quanto mesti ,
 Fiano i trionfi , ed infelice il vanto !
 Gli occhi tuoi pagheran (se in vita resti)
 Di quel fangue ogni stilla un mar di pianto.
 Così tacendo , e rimirando , questi
 Sanguinosi guerrier posaro alquanto.
 Ruppe il silenzio alfin Tancredi , e disse ,
 Perché il suo nome a lui l'altro scopriffe.

“ Malheureux tu triomphes ! Ah , quels tristes exploits ! Quelle funeste victoire ! Chaque goutte de ce sang que du vois couler , tes yeux la payeront d’un torrent de larmes ! Les deux guerriers restent un moment immobiles , & les regards attachés l’un sur l’autre. Enfin Tancrede rompt le silence.

.

Ma ecco omai l’ora fatale è giunta ,
 Che’l viver di Clorinda al suo fin deve.
 Spinge egli il ferro nel bel sen di punta ,
 Che vi s’immerge , e’l sangue avido beve :
 E la vesta , che d’or vago trapunta
 Le mammelle stringea tenera , e leve
 L’empie d’un caldo fiume. Ella già sente
 Morirsi , e’l piè le manca , egro , e languente.

“ Mais enfin , l’heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée. Tancrede *atteint* son beau *sein* de la pointe de son épée. Le fer s’y enfonce , & s’abreuve de son sang, l’habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé, elle sent qu’elle va mourir ; ses genoux fléchissent , & se dérobent sous elle. ”

“ Tancrede poursuit sa victoire ; & la menace à la bouche , il la pousse , il la presse , elle tombe : mais dans le moment un rayon céleste l’éclaire , la vérité descend dans son

cœur, & d'une infidèle en fait une chrétienne. D'une voix mourante, elle prononce en tombant ces paroles dernières. „

“ *Ami, tu as vaincu. Je te pardonne: toi-même pardonne à mon malheur. Je ne te demande point grace pour un corps qui bientôt n'a plus rien à craindre de tes coups; mais ayez pitié de mon âme. Que tes prières, qu'une onde sacrée versée par tes mains lui rendent le calme & l'innocence.* Ces tristes & douloureux accens retentissent au fond du cœur de Tancrede. le pénètrent, éteignent son courroux, & de ses yeux arrachent des larmes involontaires. „

“ Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne: il y court, il remplit son casque, & revient tristement s'acquiescer d'un saint & pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il détache le casque, & qu'il découvre le visage du guerrier inconnu; il la voit, il la reconnaît; il reste sans voix & sans mouvement: ô fatale vue, funeste reconnaissance! „

“ Il allait mourir; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur: étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime; elle sourit, une joie calme se peint

sur son front , & y éclaircit les ombres de la mort. Elle semblait dire : le ciel s'ouvre , & je m'en vais en paix. „

D'un bel pallore ha il bianco volto asperfo ,

Come à gigli farian miste viole.

Egli occhi al cielo affisa ; e in lei converso

Sembra per la pietade il cielo , e'l sole :

E la man nuda , e fredda alzando verso

Il cavaliero , in vece di parole

Gli dà pegno di pace. In questa forma

Passa la bella donna , e par che dorma.

“ Sur ses joues la paleur des violettes se mêle à la blancheur des lys : elle fixe ses yeux éteints vers le ciel , & soulevant sa main froide & glacée , elle la présente comme un gage de paix à son amant. Dans cette attitude , elle expire , & paraît s'endormir. „

Ceux qui ne connaissent les peintures délicieuses du sixième chant , que par la traduction de M. Mirabaud , par les madrigaux de l'opéra d'Armide , & par les copies de quelques froids imitateurs , retrouveront avec plaisir dans cette traduction , la fraîcheur , la suavité du coloris , l'extase voluptueuse , les sensations exquisés , les tableaux enchantés , l'ame du Tasse , dans le palais d'Armide. Aucun poëme n'a offert une imagination plus susceptible & plus variée. M. le Brun a su , à l'imitation de son

modele , n'ètre ni érotique , ni précieux. Sa prose a même une harmonie variée dont on pourra juger par les deux morceaux qui vont finir notre extrait.

Chant XVI, octave 46. Armide conjure Renaud de lui permettre de le suivre.

Sia questa pur tra le mie frodi : e vaglia
 Sì di tante mie colpe in te il difetto ,
 Ché tu quinci ti parta , e non ti caglia
 Di questo albergo tuo , già sì diletto :
 Vattene , passa il mar , pugna , travaglia ,
 Struggi la fede nostra : anch'io t'affretto.
 Che dico nostra ? Ah , non più mia ; fidele
 Sono a te solo , idolo mio crudele.

“ Venge-toi , pars , abandonne ces lieux jadis si chers à ton cœur : vas , franchis les mers. Par tes combats , par tes travaux anéantis nos autels , & ma croyance ; moi-même , je t'armerai contr'elle. . . Mais que dis-je ? Ma croyance ! Ah , ce n'est plus la mienne , cruelle idole de mon cœur ! Je ne connais plus que toi ; seul tu es , & mon maître , & mon dieu. „

Renaud part , Armide reste sur le rivage abimée dans les pleurs ; puis elle se relève & s'écrie.

Che fa più meco il pianto ? altr'arme , altr'arte
 Io non ho dunque ? Ahi seguiro pur l'empio.
 Ne l'abisso per lui risposta parte ,

Nè il ciel fara per lui securo tempio.
Già'l giungo, e'l prendo, e'l cor gli svello, e sparte
Le membra appendo a i dispietati esempio.

Maestro è di ferita : vuò superarlo ,
Ne l'arti sue. Ma dove son ? Che parlo ?

Misera Armida , allor dovevi , e degno
Ben era , in quel crudele incrudelire ,
Che tu prigion l'avesti.

“ Des pleurs ! je n'ai donc point d'autres armes , d'autres ressources ? . . . Ah ! je le poursuivrai , l'ingrat , ni le ciel , ni l'enfer ne pourront le sauver de ma fureur ! Déjà je l'atteins , je le saisis , je lui arrache le cœur . . . Attachons ici ses membres sanglans & déchirés , pour effrayer les coupables qui feront tentés de l'imiter . . . Il m'apprit à être barbare ; je veux l'effacer . . . Mais où suis-je , & qu'osai-je dire ? „

“ Malheureuse Armide ! quand tu le tenais dans tes fers , c'était alors que tu devais sur lui épuiser ta fureur . „

On voit que le traducteur est aussi propre à rendre les beautés fortes , & les sentimens profonds , que les idées délicates & tendres ! Il a rendu la majesté de la grandeur , de la douleur , & de l'intérêt qui se soutiennent dans la *Jerusalem délivrée*. Mais une prose élégante même & harmonieuse , n'atteindra jamais à la rapidité concise de la poésie : elle seule

a le privilège d'enchanter l'esprit, le cœur, & l'oreille : & quand elle y joint celui d'une langue flexible & moelleuse, il faut désespérer d'atteindre à cet effet. Plus on traduit, plus cette vérité se confirme ; & plus elle se confirme, plus l'on verbiage pour prouver que la poésie n'est qu'un mot. Cette inconféquence est mauvaise foi chez plus d'un auteur, mais ne pouvant être poète, il faut bien dénigrer philosophiquement ceux qui le sont.

Ceux qui trouveraient de l'exagération dans cette annonce de la traduction de la Jérusalem délivrée, sont très - instamment priés de nous en donner une meilleure, & surtout *de prouver*, comme dit M. de Voltaire, *pourquoi elle n'aurait pas dû réussir*.

II. *Lettre d'un théologien à l'auteur du dictionnaire des trois siècles. Avec cette épigraphe :*

*On dut à Despréaux pardonner la satire ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire ;
 Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
 Pouvoit de sa piquure adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
 Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile ;
 On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille & qui blesse les yeux.*

A Berlin, 1774, in-8°.

VOICI une nouvelle production de cet esprit de parti, qui divise malheureusement notre littérature. Le dictionnaire des trois siècles devait être critiqué ; il paraît même qu'il a donné prise à la censure, & par les fréquentes négligences, qui ont échappé à l'auteur, & par la sévérité de sa critique, & par le ton peut-être trop décidé avec lequel il s'est déclaré contre les premiers génies de la nation française. De là cette foule de brochures, de pièces fugitives, de pamphlets insérés dans tous les papiers publics, contre l'ouvrage même, & ce qui nous paraît tout-à-fait inexculpable, contre la personne de M. Sabbathier.

La brochure dont on a lu le titre semble devoir être distinguée. La gaieté qui y brille l'a fait attribuer à cet homme célèbre, qui a si souvent imprimé le ridicule sur ses détracteurs. Malgré la ressemblance du style, & une foule de traits qui sont dans le genre de Voltaire, on assure qu'elle n'est pas de lui, on nomme même un autre écrivain, bien connu, à qui on en fait hommage.

Quoiqu'il en soit de cette question, le prétendu théologien, ami de l'auteur du dictionnaire, en applaudissant à son travail, à son zèle qui l'édifie, lui reproche de n'avoir pas mis assez d'adresse en insultant les grands hommes qu'il se mêle de juger ; il passe en revue quelques articles dont il n'est point

content, non pas parce qu'on y dit du mal, mais parce qu'on le dit mal, & mal à propos, & par conséquent qu'on avertit les lecteurs impartiaux de se défier des arrêts du juge, qu'on les met dans le cas de vouloir s'éclaircir par eux-mêmes, ce qui est dangereux pour un auteur, & sur-tout, mal adroit, lorsqu'il est convaincu intérieurement qu'il a tort. " Vous assurez, lui dit-il, que M. d'Alembert n'a point en géométrie le don d'invention; cependant il a trouvé *le premier* un principe général de dynamique; il a donné *le premier* le moyen d'appliquer ce principe au mouvement des fluides & des corps d'une figure déterminée. Il a résolu *le premier* d'une manière générale & satisfaisante, le problème des cordes vibrantes & de la précession des équinoxes. Il a *inventé* enfin le calcul des différences partielles, calcul sans lequel on ne peut établir une bonne théorie du mouvement des fluides ou des corps soit élastiques, soit flexibles. Voilà, monsieur, bien des découvertes, & les plus grandes qui aient été faites dans ce siècle; & puisqu'il est question de M. d'Alembert, qu'importe qu'il estime les vers où il y a des pensées, & que vous aimiez mieux ceux où il n'y en a point. Qu'importe même à cette question que les vers de la Mothe & de S. Evremont soient plus ou moins pensés; comme si Lucain, Corneille, Pope, M. de

Voltaire (personne ne nous entend) n'étaient pas de très-grands poètes, & en même tems ceux qui ont mis le plus de pensées dans leurs poésies. Qu'importe enfin, que M. d'Alembert ait dit ou n'ait pas dit que vous écrivez du style d'un laquais; tâchez seulement d'en avoir un autre. »

Nous citerons encore un article pour achever de donner une idée de la maniere dont cette lettre est écrite. On rapporte ici un passage de l'article *Corneille* du dictionnaire. *« Nous ne craignons pas même de dire que dans Othon, Sertorius, Oedipe & Suréna, il y a des scenes qui supposent plus de talent & de génie qu'Alzire, Mérope, Mahomet, & vous ajoutez, qu'une esquisse de Rubens (dont le coloris fait presque tout le mérite) est préférable aux tableaux les plus achevés d'un peintre dont tout l'art se bornerait aux coloris. Il faut l'avouer, vous ne vous connaissez pas plus en peinture qu'en poésie. Ah! monsieur, Alzire, Mérope & Mahomet, sont plus véritablement tragiques qu'aucune des pieces de Corneille; & avec une énergie égale à celle de Corneille, & des pensées aussi grandes, on y trouve un art, une élégance, un coloris brillant, une sensibilité, sur-tout, que Corneille n'avait point. Voltaire est le premier, comme le plus dangereux des poètes tragiques; mais que nous importe? Il n'en fera que mieux damné. Le*

plus grand honneur qu'ait pu recevoir Corneille, c'est que M. de Voltaire ait daigné le commenter. Jamais on ne pouvait élever un plus beau monument à la gloire de notre théâtre. Quel admirateur de Corneille en a senti les beautés avec un enthousiasme plus vrai ! Quel homme a su mieux le faire admirer à ceux même que les défauts de son style avaient refroidis ! Qu'importe à la gloire de Corneille cette foule de défauts qui sont ceux de son siècle ; & malgré lesquels la grandeur de son génie subsiste toute entière. Ce genre de critique peut blesser l'amour-propre d'un auteur vivant, & c'est une punition qu'il ne faut lui infliger que lorsque son insolence ou ses calomnies l'ont méritée ; mais on ne doit aux morts que de la justice, & Corneille est trop grand pour avoir besoin d'indulgence... Je vous ai déjà parlé de votre acharnement contre M. de Voltaire... Il faut de la prudence... Un jour que j'attaquais sa personne, un gentilhomme Auvergnat qui était présent, m'interrompit, & me défendit de jamais oser, devant lui, déchirer son bienfaiteur. Alors il raconta que dans sa jeunesse, il avait enlevé une fille & s'était sauvé en Hollande ; que bientôt manquant de tout, on l'adressa à M. de Voltaire qui le secourut de son argent & de son crédit, ménagea sa réconciliation

ciliation avec ses parens , fit que celle qu'il avait enlevée put retourner dans sa famille ; & cela avec la même bonté & le même zele qu'il a depuis montrés pour les Calas , pour les Sirven , pour les serfs infortunés des moines de S. Claude ; & cette anecdote de la vie de M. de Voltaire , personne ne la saurait , si je ne l'avais attaqué hors de propos. Profitez de cette leçon. D'ailleurs, après les éloges que vous avez prodigués à M. de Voltaire dans une autre de vos compilations , il ne fallait ni le déchirer dans celle-ci à chaque page , ni faire des brochures contre lui. Cela a l'air d'écrire pour de l'argent ou pour un bénéfice , car on ne vous soupçonnera , ni vous , ni vos amis , d'être jaloux de M. de Voltaire. Vos cris ne s'élevent pas jusqu'à sa gloire.

Le Nil a vu sur ses rivages
 Des noirs habitans des déserts ,
 Insulter par des cris sauvages
 L'astre éclatant de l'univers.
 Cris impuissans , fureurs bisarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs.
 Le dieu poursuivant sa carrière ,
 Versait des torrens de lumiere ,
 Sur ses obscurs blasphémateurs.



TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Epitre de M. DE PEZAI à M. DE VOLTAIRE, en lui envoyant la Rosiere de Salency.*

SI je vous écris peu , je vous lis tous les jours ,
Et trouve en vous lisant que les miens sont trop
courts.

N'a gueres je vous vis galopper sur Pégase ,
Et d'après les élans du superbe coursier ,
A vous seul appartient , mon brave cavalier ,
De pouvoir le monter encor en selle rase
Sans jamais perdre l'étrier.

Que je vous fais bon gré, d'être jeune à votre âge !
Que j'aime les hochets dans les mains d'un vieux
fage !

On croit , en vous voyant ainsi vous divertir ,
Que l'agile pensée , & que l'esprit volage
Vont rajeunissant par l'usage.

Vous nous empêchez tous d'avoir peur de vieillir.
Et pour moi j'aime Dieu mille fois davantage ,
Puisqu'à cent ans encor on peut se réjouir.

Vous ne les avez pas , aimable octogénaire ,
 Mais vous les aurez , Dieu merci,
 Et je veux dans vingt ans d'ici ,
 Rimer une hymne séculaire ,
 Que les arrières-fils des neveux de Voltaire
 Chanteront en chœur avec lui.

En attendant , patron , recevez ma' Rosiere ,
 Recevez-la , car la voici ,
 Qui vient exprès de Salenci.

Saluer à Ferney le seigneur de la terre.
 Elle a fait en passant un séjour à Paris ,
 Et tremble encor un peu des gaités du parterre.
 Daignez la rassurer , car elle n'est pas fiere ;

• Permettez qu'à vos cheveux gris.

La main de la jeune bergere ,
 Enlace les festons fleuris ,
 De sa couronne printaniere ,
 Pour qu'ils ne soient jamais flétris.

Dans le paquet (sauf les mécomptes
 De la poste & ses commettans)
 Vous devez trouver , dans son tontis ,
 Un apologue avec deux contes.

Cachetés bien exactement ,
 Je fais partir le tout ensemble ;
 Vous le lirez , si bon vous semble ,

Ou , s'il vous en semble autrement ,
Vous en ferez à votre guise
Des papillottes , un écran ,
Des camoufflets pour pere Adam ,
Sans que l'auteur s'en formalise.
Je sens que vous voudriez bien
Que je vous disse des nouvelles ;
Mais , enfin , ce n'est pas pour rien
Que la renommée a des ailes :

Elle fait , comme moi , le chemin de chez vous.
Elle seule ira bien encore ,
Vous associer avec nous

Aux doux pressentimens qui nous enchantent tous,
Et font bénir un regne à son aurore.

On dit que les méchans ont peur ;
On dit que les fripons s'enterrent ;
Que le peuple croit au bonheur ,
Et que les gens de bien l'esperent.
On dit l'art d'intriguer détruit.
Ce pourrait bien être un faux bruit ;
Car , si j'en juge sur la mine
Des plus grands professeurs de cour ,
Je crois plutôt qu'il se raffine ,
Et s'épure de jour en jour.

Mais voilà bien du verbiage :

Je n'en dirai pas davantage ,
 Et peut-être en ai-je trop dit.
 Adieu , charmant rival d'Horace ,
 De Chaulieu , de Pope , & du Tasse ,
 De l'ignorant aimable & du plus érudit ;
 Adieu , le Nestor du Parnasse ;
 Reconnaissez votre dragon ;
 Il voulait vous écrire en prose ;
 Voilà des vers de sa façon ,
 C'est à-peu-près la même chose.

Réponse.

AIDE-maréchal-des-logis ,
 Et de Cythere & du Parnasse ,
 Je vois que vous avez appris ,
 Sous le grand général Horace ,
 Ce métier qu'avec tant de grace
 On vous voit faire dans Paris.
 J'ai lu votre aimable Rosiere.
 Malheur au dur atrabilaire ,
 Qui lui reproche un doux baiser !
 Quel mortel ne doit excuser
 Une personne si discrete ?
 Un seul baiser , un seul amant ,
 Chez les bergeres d'à présent ,
 Est la vertu la plus parfaite.

II. *Lettre aux auteurs du journal helvétique, sur une brochure intitulée. J. J. ROUSSEAU justifié envers sa patrie. Sous Londres, 1775.*

Ce n'est pas un médiocre article à ajouter à l'histoire des contradictions de la basse littérature, que les éloges distribués depuis quelque tems à M. Rousseau, par la même cabale liguée autrefois contre son *Emile*. Jansénistes & jésuites, tous se réunissent pour l'opposer aux philosophes & à la philosophie. Ils s'échauffent à proclamer à l'envi le schisme littéraire, élevé entre M. Rousseau, & les encyclopédistes.

C'est une étrange manière, il faut en convenir, de prouver que M. Helvétius était un *fou*, M. Diderot une *porte d'enfer*, M. de Voltaire un *loup ravissant*; mais, si M. Rousseau, chagrin d'être l'homme le plus éloquent de son siècle, sans en être le premier & le plus philosophe, a cru devoir s'écarter du chemin de ses concurrens pour n'avoir pas à concourir, & se faire une place pour ne pas disputer celle de ses rivaux, si le Zoïle des lettres l'est devenu des lettrés, en a-t-il conçu plus d'estime pour leurs ennemis? Les vengeances signalées dans la lettre à M. de Paris, & dans la seconde let-

tre de la montagne , ont-t-elles réuni sa cause à la cause des persécuteurs & des hypocrites ? Pompée & Caton ne s'aimaient pas , ils combattirent de concert pour la liberté de Rome.

La plus méprisable apologie de M. Rousseau , ce sera donc la satire des lumières de notre siècle. Les déclamateurs qui le calomnient n'en imposeront pas , même à l'aide d'un grand nom. Ils ne font qu'une livrée avilie par le bâton du maître ; on oublie leurs censures & leurs éloges : on ne se souvient plus des mandemens emphatiques , des articles de gazettes ecclésiastiques , des horreurs périodiques , & des réfutations lancées contre Emile & le contract social ; leurs auteurs ont beau épuiser leur éloquence alphabétique à faire de M. Rousseau un chrétien , en prouveront-ils mieux que les plus grands hommes du siècle sont incrédules ?

Autant , messieurs , il faut se défier des panégyristes intéressés de M. Rousseau , qui se multiplient depuis quelque tems dans des livres de controverse , autant l'auteur de sa *justification envers Geneve* , a su la rendre respectable & évidente. Il est beau de consacrer son génie à la vertu & à la vérité. Il n'est point indifférent à la philosophie , d'apprendre qu'une des ames les plus éclairées rejeta toute vengeance ; excepté celle de l'in-

nocence , qui est de se plaindre & de se montrer.

Cette victoire du talent & des lumieres persécutés sur le ressentiment , si difficile à comprendre par la médiocrité , qui ne s'éleve jamais dans ses jugemens au-dessus de ses petites vertus , & de ses petites pensées , & qui ne croit point à ce qu'elle ne peut faire , cette victoire d'un citoyen sur les intérêts de l'homme de lettres , est l'objet de la brochure anonyme dont j'ai l'honneur de vous parler , & les lettres de M. Rousseau en font les témoins & les garans.

Beaucoup d'honnêtes gens ont pu jeter du ridicule sur quelques opinions de M. R. , & peut-être s'en allarmer ; mais il n'y a personne qui n'ait détesté la persécution qu'elles attirerent à leur auteur. Ce cri unanime & victorieux atteste assez les progrès de la raison , & de l'humanité. Il est presque incroyable qu'une ville aussi philosophe que Geneve se soit rendu complice d'un acte d'intolérance si odieux. Son apologiste en fait le tableau. " Rousseau fuyait de sa retraite , il abandonnait des amis , il espérait en trouver dans ses concitoyens ; l'intolérance & les suppôts le poursuivaient ; & lui , dont les écrits respiraient l'humanité , lui qui avait cru par eux contribuer au bonheur des hommes , n'avait à en attendre que des

chaînes, & peut-être de bourreaux. L'indignation déchirait son cœur, le souvenir de sa patrie le calmait, il se flattait d'y pouvoir finir ses jours sous la protection des loix qu'il trouva si sages, au milieu de ces hommes éclairés & justes, dont il traça le tableau, dans le sein de la paix & de l'amitié. L'estime de ses compatriotes le consolait de l'injustice des autres hommes; son ame s'ouvrait à la joie, & c'est dans ces momens qu'il reçoit la nouvelle accablante que ses livres y ont été brûlés comme infames, qu'il y a été décrété, qu'on y est plus injuste que dans les lieux dont il fuyait. „

Voici les sentimens de M. Rousseau dans ces momens où l'effervescence du plus juste ressentiment en eût légitimé les expressions. „ Il est à craindre, écrit-il, que si je me rendais au décret, quelques citoyens ne vissent pas sans murmurer le traitement qui m'est destiné, & cela pourrait réveiller des aigreurs qui doivent rester pour jamais éteintes. Mon intention n'est pas de jouer un rôle, mais de faire mon devoir. . . Taisez-vous, respectez la décision des magistrats & l'opinion publique. . . Dites à tous nos magistrats que je les respecterai toujours, même injustes. Je sens dans mes malheurs que je n'ai pas l'ame haineuse, & c'est une consolation pour moi, de me sentir aussi bon dans l'adversité. „

Ces lettres écrites dans la confiance intime de l'amitié, peignent le cœur, & l'amour de la paix, & l'oubli des injures, dans un moment où l'on ne lui avait pas pardonné des opinions.

Ailleurs ; “ plus je pese toutes ces considérations, plus je me confirme dans la résolution de garder le plus parfait silence ; car enfin, que pourrai-je dire sans renouveler le crime de Cam ? Je me tairai, mais mon livre parlera pour moi, chacun y doit voir avec évidence, qu'on m'a jugé sans m'avoir lu. „ L'apologiste suit la persécution du philosophe, de Paris à Geneve, de Geneve à Yverdon, d'Yverdon à Neuchatel, où un ami généreux & un protecteur digne de sa naissance par son mérite, accueillant le génie dans la disgrâce, lui donna quelque repos & le loisir d'oublier une haine que ses ennemis n'oublièrent pas.

Ce fut dans cet asyle de paix & de liberté, qu'il composa cette lettre célèbre à M. de Beaumont, l'un des morceaux les plus éloquens & les plus forts que la raison ait fourni à la vérité, où le sentiment est si énergique, la superstition si foudroyée, l'intolérance si punie, & la métaphysique si conséquente. Cet ouvrage singulier, où l'enthousiasme a tant de philosophie, & qui malheureusement n'a qu'un seul homme pour objet,

parut à Geneve, comme ailleurs, le plaidoyer de la passion: il n'y eût que le cœur du philosophe où il parut celui de la justice. Plus Rousseau s'aggrandissait, plus les manœuvres tâchaient d'aggrandir ses adversaires, on refutait l'éloquence par l'intrigue, arme ordinaire des grands contre le talent qu'ils insultent, & qui les dédaigne. On ne pardonne point à l'auteur d'Emile d'avoir dit avec tant de hardiesse & d'imagination, comme Galilée: *e però si muove*, cependant la terre tourne.

Galilée dans un cachot montra le génie aux genoux du fanatisme, Rousseau libre, rejeta la patrie qui le rejetait, & cette fierté généreuse & légitime apprit aux gouvernemens les limites de leur autorité, & aux gens de lettres leurs devoirs. Les lettres qui contiennent la demande & la raison de cette abdication sont publiques. Rousseau en séparant son intérêt de celui de ses concitoyens, s'envelopait de son indifférence sur les événemens, & renonçait à leur justice.

Cette abdication serait une preuve suffisante de l'éloignement de M. R. pour les disputes funestes qui divisaient Geneve; & toutes ses lettres le confirment. C'est un dépôt précieux: on y voit à chaque ligne l'homme blessé, mais supérieur à l'offense, assez sensible pour se plaindre, & assez grand pour

s'en tenir là; désiré à Geneve, & le fuyant, protestant de son attachement pour ses concitoyens, & évitant de les irriter; mais la modération ne désarme gueres la tracasserie & la politique. Leur sang froid est le poignard d'un lâche qui frappe un ennemi qui se désarme. Rousseau attaqué comme sujet & citoyen avait signé sa soumission par son exil. Attaqué comme le destructeur du christianisme & des gouvernemens, il sortit du silence où il s'enfermait, pour défendre ses principes. C'est le droit d'un auteur, & le devoir d'un homme d'honneur. Voici ce que l'apologiste nous dit de ceste philippique écrite de la Montagne: l'écrit peut-être le plus digne de Rousseau par son style, & le moins digne du philosophe par son objet, & où tant d'idées nouvelles font pardonner trop d'écarts & de verve. Si l'on veut savoir pourquoi Rousseau y sacrifie souvent la précision philosophique à des déclamations particulières, il faut regarder les lettres de la Montagne, comme un ouvrage de sentiment exagéré. Il y subordonne trop le plan qu'il paraît s'être proposé, & l'enthousiasme l'a quelquefois empêché de développer les vérités politiques & morales de ce livre, écrit avec une plume de fer ardent.

L'auteur paroît oublier bientôt les ecclésiastiques, dont il se plaint dans ses *lettres*,

& ceux de ses concitoyens qui se plaignaient des lettres. Il ne se souvient que des *représentans* qui avaient appuyé leurs demandes de son éloquence, & de ces demandes elles-mêmes. Il écrit à un citoyen : " Il ne faut jamais dans vos écrits passer au delà du ton respectueux & ferme. Vos magistrats n'étant plus mes supérieurs, je puis vis-à-vis d'eux prendre un ton qui ne vous conviendrait pas. „ Conseil noble, qui fut suivi avec une attention étonnante. Quand on compare les représentations du peuple de Geneve, avec les adresses au roi d'Angleterre, les discours en parlement, les remontrances de quelques parlemens de France, les manifestes des confédérations de Pologne, on trouve à Geneve le langage du respect & de l'ordre, ailleurs, presque par-tout, celui de la sédition & de l'esprit de corps.

Cependant, dans le tems qu'aux accusations d'irrégion, de fauteur de l'anarchie, on ajoutait contre Rousseau celle d'artisan des discordes civiles, il écrivait : " Il paraît à Geneve une espece de desir de se rapprocher de part & d'autre. Plût à Dieu que ce desir fut sincere ! Que j'eusse la joie de voir finir ces divisions, dont je suis la cause innocente ! Et plût à Dieu que je puisse contribuer moi-même à cette bonne œuvre par toutes les déférences, & satisfactions que

l'honneur peut me permettre ! . . . „ A la publication de ces monumens de la grandeur d'ame de M. R. , quelques personnes incapables de croire aux vertus qu'elles n'ont pas , ont osé dire que R. n'était pas sincere , & que ces lettres étaient un mensonge après coup. C'est ainsi que la dernière ressource de la sottise & de la méchanceté , est de supposer le crime , pour n'avoir pas à louer la vertu ; mais , dit le poëte philosophe :

Qui croit toujours le crime en paraît trop capable.

Vous verrez , messieurs , que l'ame de Rousseau s'épanche dans les lettres qui forment cette brochure , avec cette facilité , cette abondance , qui tracent le caractère. Le philosophe de Geneve a souvent trop écrit d'après le sien : delà cette effervescence d'imagination trop souvent prise pour de la philosophie ; ces préceptes puisés dans les situations de l'auteur ; cette morale où l'auteur s'est trop montré , ces systèmes plus brillans que solides , cette conséquence dans la suite de ces systèmes , & l'inconséquence de leurs détails ; delà les desirs de l'auteur pris pour des vérités , son caractère pour celui de l'humanité , & ses malheurs pour les siens.

De toutes les lettres de ce recueil la plus singulière , sans doute , est l'espèce d'amende honorable que fait leur auteur sur ses maxi-

més de liberté; il réduit tous ses avantages à la liberté morale. " Au lieu de faire ce qu'on peut, il suffit de faire tout ce qu'on doit, & cela est fait. On ne saurait aller plus loin sans exposer la patrie & le repos public, ce que le sage ne doit jamais. Quand il n'y a plus de liberté commune, il resté une ressource, c'est de cultiver la liberté particulière, c'est-à-dire, la vertu. L'homme vertueux est toujours libre, car en faisant son devoir, il ne fait jamais que ce qu'il veut. . . „ On croit entendre Cicéron à Atticus, pendant que Brutus donne la bataille de Phillippes. Les *représentans* la gagnèrent, & Rousseau paraît avoir été ici plus philosophe que politique. Cette lettre serait la meilleure réfutation du contract social, si le contract social pouvait être réfuté. Ainsi que plusieurs autres, elle sert à prouver que si Rousseau avait été l'instigateur des dissensions de la petite Rome, ses armes n'étaient pas dangereuses, ni ses attaques bien constantes. Il l'avoue dans une lettre écrite, à la pacification de sa patrie en 1768, qui terminè ce recueil. C'est l'éloge d'Athenes fait par Démosthene.

" Vous savez, monsieur, que si j'en avais été cru, non-seulement on n'eût point soutenu les représentations, mais on n'en eût point fait; car, naturellement je sentais

qu'elles ne pouvaient avoir ni succès ni suite, & que les représentans seraient les victimes de leur zèle patriotique. J'étais bien éloigné de prévoir ce grand & beau spectacle, qu'ils viennent de donner à l'univers, & qui, quoiqu'en puissent dire nos contemporains, fera l'admiration de la postérité. Cela devrait guérir vos magistrats, si éclairés d'ailleurs, & si sages sur tout autre point, de l'erreur de regarder le peuple de Geneve comme une populace ordinaire. Tant qu'ils ont agi sur ce faux préjugé, ils ont fait de grandes fautes qu'ils ont bien payées, & je prédis qu'il en fera de même tant qu'ils s'obstineront dans ce mépris très-mal entendu. . . .

Etendre ces citations, ce serait étendre l'éloge d'un grand homme : dont l'obscurité a à la fin apaisé l'envie & le fanatisme. Plus lu que compris, plus estimé qu'admiré, & aussi illustre par sa vie que par ses écrits, il est à sa place, elle lui restera, tandis que d'autres ne seront plus à celle qu'ils occupent. Les fanatiques & les hypocrites qui déshonorent encore ce siècle heureux, mais qui n'ont plus l'empire de le rendre sangüinaire & disputeur, ont essayé long-tems d'opposer Rousseau à sa doctrine, & de calomnier ses mœurs. Cet artifice méprisable tombe dans un décri universel. Il faut être né bien corrompu pour essayer de démontrer que
l'auteur

L'auteur d'un bon livre est un méchant homme. Les deux tiers des littérateurs de nos jours sont autant de greffiers criminels, payés par la haine ou la sottise, pour dénoncer les vices de leurs confrères ou pour en inventer. Si la police tolere cet abus ; tant pis pour la police.

La brochure dont nous avons rendu compte intéresse tous les philosophes. Les gouvernemens peuvent y apprendre que les vrais philosophes en peuvent jamais être dangereux. Rousseau qui a le plus étendu le système de la liberté politique, est par-tout dans sa correspondance, un pacificateur, un ami des moyens doux, & le proscripteur des extrêmes. Les moyens du philosophe sont les lumières, la raison, & la vertu ; il laisse à la populace fanatique, & aux fripons qui la séduisent, la révolte & les violences.

Si Rousseau, messieurs, a renoncé à Geneve, Geneve aurait-elle renoncé à lui, & ne reste-t-il pas à cette république une dette à acquiter envers le plus grand génie qui l'ait illustrée de ses talens ? Il serait digne d'une ville que les lettres ont rendue recommandable, & qui a produit une foule de savans dans tous les genres, d'immortaliser Socrate & Athenes. Nous osons inviter ce gouvernement libre & éclairé, à faire ce que les gens de lettres ont fait ailleurs, pour le

gouvernement. Ils ont voulu que la tombe, en couvrant les condres de l'auteur de Mahomet & de l'Essai sur l'histoire générale, ne put engloutir son image, & qu'elle respirât sur le marbre, comme un monument de la philosophie du siècle, & de sa reconnaissance. Geneve, en plaçant dans ses jardins publics la statue du conservateur de ses mœurs, du plus ardent & du plus profond de ses législateurs, du citoyen le plus éclairé, le plus en exemple, & le plus fait pour l'être, éterniserait l'émulation, & ennoblirait ses richesses.

Que font à tant des grands hommes opprimés cinquante ans par la calomnie & le fanatisme, quelques cris d'admiration jetés quelques minutes de loin, & étouffés au passage? C'est des mémoires des grands talens inséparables des grandes vertus, qu'il faut occuper la postérité. Une salle de Bordeaux a seule Montesquieu, on destine un théâtre à Voltaire; que Rousseau soit à Geneve entier.

Une souscription pour cet objet intéressant & noble serait saisie avidement à Londres: l'opulence y décerne des statues au mérite de tous les genres, crée des ponts, des aqueducs, des musæum, des prix d'académie, & d'économie; l'anglais immortalise ses richesses en immortalisant ses sem-

blables, ou en augmentant leurs jouissances. Ah! au lieu de pleurer les grands hommes, que nos largesses les conservent à nos descendants.

La rivale d'Hambourg, de Livourne, d'Amsterdam, a droit par tous les titres, à cet usage de son opulence. La seule inégalité de talens peut & doit y être encouragée. Aucune rivalité ne peut disputer à Rousseau sa place. Quoiqu'il puisse s'honorer de compter parmi ses confreres, quelques-uns de ses concitoyens, dont nous respectons les ouvrages; l'intervalle est assez grand pour empêcher toute jalousie. Comment Rousseau ne ferait-il pas seul à Geneve, il a presque été seul dans l'Europe.

Cette proposition d'élever au milieu d'une république, la statue d'un philosophe à qui elle donna le jour, comme on élevait un serpent d'airain, chez les Juifs pour guérir les morsures des serpens, sera, sans doute, livrée au persiflage de la *bonne compagnie*. Les ames petites & rétrécies ne connaissent d'autre vengeance du mépris de la raison, que le petit ridicule qu'ils tâchent de lui donner. Mais qu'est ce ridicule à côté du projet, & de l'homme qui en est l'objet?

Geneve en lavant ainsi la tâche de la persécution faite à J. J. Rousseau, cicatrifierait peut-être les playes de ses dissensions. Ce

monument serait celui des injustices éteintes, le plus beau qu'une nation puisse dresser. Que diraient de Geneve ceux qui connaissant l'histoire de ses troubles, liraient au pied de la statue pour toute inscription.

A J. J. ROUSSEAU, 1775.

III. *A quelque chose, malheur est bon. Historiette anglaise, par M. de la PLACE.*

Miss Dormer était le seul enfant qu'eût un des plus fameux négocians d'Edimbourg. Elle avait à peine dix-huit ans, lorsqu'à son entrée dans le monde, elle enchantait tous les hommes, & inquiétait toutes les femmes. A l'éclat de son teint, à la régularité de ses traits, à l'élégance de sa taille, *miss Dormer* joignait toutes les grâces & tous les talens qui peuvent naître de l'éducation la plus soignée. Pour comble d'agrémens, l'aimable *miss* n'en était pas plus vaine, & croyait ne rien devoir qu'à l'indulgence qu'avaient droit d'inspirer son sexe & son âge.

Son père, resté veuf depuis dix ans, n'aimant, n'adorant qu'elle, était payé du plus tendre retour; lorsqu'un événement inattendu vint troubler la félicité dont ils jouissaient l'un & l'autre.

Cet honnête négociant s'était depuis deux ans rendu caution d'un ami qui l'avait obligé.

Il se trouva , en conséquence , dans le cas d'acquitter inopinément des créances considérables ; & n'avait plus de ressources que dans un seul vaisseau , dont on vint , quelques jours après , lui annoncer la perte. . . Son désespoir ne peut être décrit.

Il se rappella cependant qu'un de ses anciens amis , M. *Hovard* (c'était son nom) , venait d'arriver à Edimbourg , & le pria de vouloir bien passer chez lui.

Je suis perdu ! lui dit *Dormer* , (après lui avoir avoué sa situation). Et je ne puis l'imputer qu'à moi-même. . . O mon ami ! que deviendra ma fille ? . . . C'est pour elle , mon cher *Hovard* , & non pour moi , que je t'appelle ici : je suis indigne de tes soins. . . Pauvre *Nancy* ! quelle chute pour toi ? . . . Comment t'annoncer mon malheur & le tien ? . . . Croirois-tu , mon ami , qu'à l'instant même où je te parle , elle est chez *myladi Rivers* , qui doit ce soir la mener au spectacle ? . . . Ah ! que diront , demain , d'impitoyables créanciers , s'ils la voient aujourd'hui briller de tout l'éclat dont ma tendresse s'est toujours empressée d'orner ses charmes ? . . . Sens-tu , mon cher *Hovard* , tout ce qu'elle aurait droit de me reprocher ? . . . C'est , en effet , la plus affreuse de mes peines , & je ne vois que toi , dont l'amitié puisse tenter de la calmer.

Howard, après avoir embrassé *Dormer* ; courut chez *myladi Rivers*. *Nancy*, couverte de bijoux, & environnée d'adorateurs, allait monter dans le carrosse de la dame. Il la pria (après l'avoir tirée à part), de vouloir bien le suivre chez son pere, où des affaires aussi importantes qu'imprévues exigeaient sa présence.

Nancy aimait trop son pere pour balancer un instant. Elle fit ses excuses à *myladi*, & partit avec lui dans un carrosse de place.

M. Howard, chemin faisant, rêvait & ne lui disait rien. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, monsieur ? Je vois des pleurs, que vous cherchez à retenir ! . . . Seroit-il arrivé quelque accident à mon pere ? . . . Vous soupirez ! . . . Ciel qu'avez-vous donc à m'apprendre ? . . . Ah, monsieur ! mon pere est-il mort ?

Non, chere *miss*, je vous le jure, & vous me connaissez. . . Mais son cœur & le mien, sont également déchirés ! . . . Quelqu'un de votre état, aimable *miss*, vient de tomber dans la plus affreuse misere ; & des raisons, que vous saurez bientôt, nous forcent votre pere & moi de partager sa peine. Quoi, monsieur, ce n'est que cela ? Me voilà rassurée. Mon pere, je le vois, ne peut, sans doute, en cet instant, soulager à son gré

cette famille infortunée? . . . Monsieur, voilà ma bourse . . . au besoin, voilà mes bijoux. — Vos bijoux! quoi donc, vous y tenez si peu, mademoiselle? . . . Ils sont pourtant bien beaux! — Eh qu'importe, monsieur? . . . je m'en détache, sans regret, dès que c'est obliger mon pere.

Enchanté des sentimens que lui montrait *Nancy*, *Howard* lui peignait tout ce qu'avait à souffrir une famille désolée, d'un revers de fortune, aussi peu mérité qu'imprévu. . . Allez donc, s'écria de nouveau *Nancy*, prenez cette bourse & ces bijoux, dont je puis me passer; allez rendre la vie à ces infortunés! . . . Gardez-vous, cependant qu'ils puissent deviner la main qui se plaît à les soulager. . . Ils sont déjà trop malheureux!

M. Howard ne tint pas à ce dernier trait. .

Reprenez votre argent & vos bijoux, lui dit-il, en sanglotant, je ne saurais plus longtemps vous cacher, que . . . votre pere. . .

Ce dernier mot, joint aux pressentimens que l'embarras trop marqué de *M. Howard* avait fait naître en elle, acheva d'éclaircir *Nancy*.

O mon pere! s'écria-t-elle, ô mon pere, que je vous plains! . . . Allons, monsieur . . . volons à son secours.

Dormer, au moment qu'il entend sa fille, accourt à sa rencontre; & sans pouvoir art-

culer un mot , la fixe & la presse contre son sein. *Nancy* lui rend caresses pour caresses , le flatte , le console , & lui proteste que pourvu qu'il survive à son malheur , elle est déjà résignée à son sort.

Frappé de tant de générosité , lui qui se croyait si coupable envers sa fille , & qui n'en attendait que des reproches ; ravi de trouver en elle une ame aussi ferme que tendre , *M. Dormer* sentit renaître en lui quelque lueur de consolation.

Retirée enfin dans son appartement , pour se livrer plus librement à sa douleur , *Nancy* , qui , à travers les détails qu'elle avait entendus , relativement à la situation de son pere , avait compris , que sir *Thomas Stanley* était , de tous ses créanciers , celui qu'il redoutait le plus ; & qui savait , d'ailleurs combien la probité de ce riche negociant était connue : *Nancy* , dis - je , inspirée par son bon génie , & en partant de cette dernière idée ; après avoir rassemblé dans un écrain tout ce qu'elle avait de bijoux , à elle appartenant de la succession de son ayeule , fit appeler un carosse de place , sortit du logis , sans être vue , & laissa les deux amis ensemble.

A son arrivée chez sir *Thomas* , un vieux laquais la fit entrer dans un salon très-riche , en attendant qu'il pût lui envoyer son maître.

Au milieu des différentes idées qui agitaient la jeune *miss*, tremblante, avec raison, pour le succès de sa visite; la porte, en s'ouvrant, tout-à-coup, lui montra un homme d'environ trente ans, de bonne mine & proprement vêtu, qui, sans l'avoir aperçue, s'approcha d'une table, y prit sa canne & son épée, & se disposait à sortir.

Sur quoi *miss*, qui jugea n'avoir point été annoncée, imagina qu'il valait mieux hasarder de s'annoncer elle-même, que de risquer de perdre une occasion si favorable de parler à *sir Thomas*.

Asseyez-vous, lui dit-il, madame, (en lui présentant un fauteuil, & en la regardant avec des yeux où se peignait toute l'impression que cet aimable objet faisait sur lui), & daignez me donner vos ordres.

O *sir Thomas* ! repliqua-t-elle, d'un ton aussi timide qu'intéressant, ces mots ne sont pas faits pour une suppliante, qui ne veut qu'intéresser votre pitié, en faveur du meilleur & du plus infortuné des pères, prêt à succomber au malheur, si votre généreuse main refuse de le secourir.

Nancy, alors, les yeux baignés de larmes, & plus belle encore en pleurant, lui fit tout le détail du désastre de sa famille.

M. Stanley, assis à côté d'elle, après l'avoir écoutée avec toute l'attention qu'inspire cette

espece d'intérêt , que nuls soupçons n'ont droit d'affaiblir, l'interrogea assez long-tems, pour donner lieu à l'aimable affligée de lui dévoiler toutes les beautés d'une ame dont il était , au moins, aussi frappé que de celles du corps ; & finit par l'assurer que , dès le lendemain matin , il irait consoler le pere d'une fille dont il serait toujours jaloux de mériter plus essentiellement la bienveillance.

Transportée de sa réussite, mis *Dormer*, en se levant , allait tomber aux pieds de son bienfaiteur, qui, pour la prévenir, pensa lui-même tomber à ceux de la jeune personne.

Permettez du moins , monsieur , lui dit-elle , (en laissant échapper un regard , où la vérité du sentiment qui l'animait , se peignait avec énergie) , souffrez que je remette dans vos mains cette cassette , où tout ce qui nous reste est enfermé! . . : Et plût au ciel , qu'elle valut mille fois davantage ! nous vous couterions moins , & n'en serions pas moins vos obligés.

Non , madame ; s'écria-t-il , avec l'émotion la plus marquée , non , madame ! plus il est beau que vous me l'offriez , plus il serait affreux que j'acceptasse , & de vos mains sur-tout un pareil gage! . . . Allez , madame , allez rendre la vie à votre pere ; je suis trop heureux d'avoir connu la plus respectable des femmes.

Mifs *Dormer*, à son retour, ne parla de rien à son pere. Son bonheur lui semblait si grand, qu'elle doutait de sa réalité, & qu'il fallait le lendemain pour l'en convaincre. Quiconque a connu l'infortune, en sera peu surpris, ainsi que de l'impatience avec laquelle elle attendit le jour suivant.

Ce fut à-peu-près vers onze heures, qu'un grand coup frappé à la porte du logis, la fit courir à la fenêtre de la rue ; d'où elle reconnut & vit entrer celui après l'arrivée duquel elle aspirait depuis le point du jour.

Monsieur, dit le gentilhomme, en entrant dans le cabinet de M. *Dormer*, je viens, avec plaisir, vous confirmer tout ce que je promis hier, à la plus charmante & à la plus généreuse des filles. Mon oncle, sir *Thomas Stanley*, ravi de la noblesse de son procédé, se charge, ainsi que moi, de faire honneur à tous vos engagements ; & se propose même, au cas que vous y consentiez, de vous associer à son commerce.

Qu'on se mette à la place de l'affligé négociant, & qu'on juge de sa surprise ! . . . Monsieur ; dit-il, avec le plus grand embarras, j'ignorais, en vérité, que ma fille vous fût connue. . . Et si votre oncle était moins estimé, je pourrais soupçonner . . . que mon malheur. . .

Ah ciel ! interrompit M. *Stanley*, quoi !

miss *Dormer* ne vous a donc pas informé de ce qu'elle m'apprit hier, en croyant le dire à mon oncle? . . . Ah, monsieur, que vous me ravissez! Son action est mille fois plus belle encore.

Sir *John Stanley* raconta alors à M. *Dormer* tout ce qui lui était arrivé, la veille, chez son oncle; la façon dont, par l'étourderie du domestique, (qui probablement avait oublié d'annoncer miss *Dormer*) lui, sir *John*, avait profité de l'erreur de *Nancy*, pour entendre le récit des malheurs de sa famille; tout l'attendrissement dont elle l'avait pénétré; les promesses qu'il lui avait faites, & qu'il venait réaliser de la part de sir *Thomas*, à qui, dès le soir même, il avait raconté cette intéressante aventure; tout le plaisir enfin qu'il ressentait de pouvoir être utile au digne pere d'une fille pour qui son oncle, ainsi que lui-même, avait conçu les sentimens de la plus haute admiration.

Sir *John* eût pu, sans risquer d'être interrompu, parler encore long-tems: M. *Dormer*, que mille especes de sentimens agitaient à la fois, n'en pouvait exprimer aucun, que par ses gestes. Mais lorsque sir *John*, en continuant son récit, vint à parler de l'écrain qui renfermait les bijoux que miss avait cru offrir à sir *Thomas*. . . Ah, monsieur! interrompit le bon vieillard, ah, monsieur, c'en

est trop ! . . . O ma chere *Nancy* ! divine & respectable fille ! . . . , Quoi ? tu me savais ruiné ! Quoi , tu me voyais sans ressource ; & ces bijoux , le seul bien qui pût te rester , le seul qui pût te faire vivre , que tu ne tenais point de moi , que tu devais uniquement à ton ayeule . . . Quoi , tu me les sacrifiais , sans m'en rien dire ? . . . A moi ! qui , par mon imprudence , avais détruit ta fortune & la mienne ! . . .

Arrêtez , à votre tour , monsieur , s'écria *sir John* , ce dernier trait ne m'était pas connu ; il l'emporte encore sur les autres ! . . . Et si mes vœux n'étaient point malheureusement dans le cas de vous paraître intéressés , je vous dirai qu'un cœur tel que celui de votre fille , était déjà pour moi d'un si grand prix , que j'avais résolu . . . Mais non , monsieur , le plus puissant monarque même , à-peine en serait digne . . . Ainsi , pardonnez donc à la vivacité d'un sentiment qui m'arrache un aveu , que je n'avais encore fait qu'à mon oncle ; un aveu que nulle femme encore , (quoiqu'il m'assurât tous ses biens , pourvu que j'en prisse une) , ne put obtenir de mon cœur ; que je regrette enfin d'avoir laissé si grossièrement échapper , dans un moment où vous pourriez penser que j'ose ici me prévaloir des droits que l'embarras de vos affaires aurait pu me donner sur vous ,

& peut être sur votre fille. . . Mais , pour me prouver que vous n'en croyez rien ; promettez-moi , du moins , de n'en rien dire à *Miss Dormer* , & d'oublier jusqu'à quel point mon cœur m'a sù trahir. . . Pour me convaincre enfin que vous me pardonnez cette imprudence , agréez les secours qu'ose vous offrir un ami , qui veut , à l'avenir , mieux mériter encore ce titre. . . Adieu , monsieur. J'attends chez moi votre commis. . . Si vous me refusez ; s'il ne vient pas , avant dîner ; *Sir Thomas* aura seul le bonheur de vous être utile. Quant à moi , je pars d'*Edimbourg* , & vous ne m'y reverrez plus.

Sir John , après ces mots , partit , sans attendre aucune réponse ; & *M. Dormer* , encore aussi troublé que transporté de tout ce qu'il venait entendre , se trouva tout-à-coup , & sans savoir comment , dans les bras de l'aimable *Nancy*.

O le meilleur des peres ! s'écria-t-elle , en pleurant de plaisir , j'ai tout vu ! j'ai tout entendu ! j'étais derrière ce rideau . . . Vos malheurs enfin sont finis : je suis au comble du bonheur !

Après leurs transports mutuels , & les tendres effusions de deux cœurs si bien faits pour en sentir les délices ; *M. Dormer* , jetant les yeux sur sa pendule , & s'apercevant que l'heure du dîner était prochaine , s'ap-

procha de Nancy, lui prit la main, & la regardant tendrement ; ma fille, lui dit-il, tu dis avoir tout entendu ? . . . Vois-tu de quoi m'avertit cette horloge ? . . . Ah, mon pere ! s'écria-t-elle, il est presque deux heures ! . . . Hâtez-vous donc ? envoyez donc, au plutôt, le commis, chez sir John.

NB. C'est tout ce que nous savions de cette histoire, au moment où nous l'avons écrite. Nous avons appris depuis, que les nœces de sir John & de miss Dormer, se célébrèrent, huit jours après, & qu'ils sont les plus fortunés des époux.

IV. Dialogue entre un ambassadeur de Perse,
& M. de Fontenelle. (*)

DANS le beau siècle de LOUIS XIV, la

(*) Le sujet de ce dialogue ne saurait être plus intéressant ; il a été écrit à l'occasion des mariages des protestans. Dans une province de France, une femme quitte son mari ; & pour n'être pas forcée de revenir auprès de lui, elle renonce à sa croyance, & sollicite le divorce ; elle n'a pas manqué d'être soutenue ; nous ignorons quel a été le jugement prononcé dans cette affaire ; mais la question à laquelle elle a donné lieu a paru mériter l'attention d'un homme célèbre, qui l'a traitée en grand dans ce dialogue, que nous empruntons d'une feuille périodique.

réputation de ce roi & de son royaume attira, comme on fait, une quantité prodigieuse d'étrangers, qui venaient s'instruire de nos coutumes, étudier notre langue, & qui remportaient ensuite chez eux nos mœurs & nos défauts. Tout le monde doit savoir qu'il vint aussi un ambassadeur persan, pour rendre ses hommages au roi, que son cortège n'était pas magnifique, & que, dans le peu de séjour qu'il fit à Paris, il ne donna pas une idée bien relevée de la majesté de l'empire persan. Mais ce que personne ne fait, je crois, c'est une anecdote que pour cette raison je donne au public. Je la tiens du petit fils du secrétaire de M. de Fontenelle. Cet auteur fameux eût une entrevue avec l'ambassadeur persan. On fait que les philosophes sont curieux, & M. de Fontenelle était très-philosophe. Une difficulté l'arrêta, c'est que l'ambassadeur n'entendait pas le français, & que le secrétaire perpétuel de l'académie des sciences ne savait pas un mot de persan. Le truchement de l'ambassadeur n'était pas fort habile : il fallut écrire les discours réciproques, ce qui ne pouvait que refroidir prodigieusement la conversation. Mais ce qui en fit alors le désagrément est précisément ce qui nous fait plaisir aujourd'hui, puisque c'est le dialogue même de ces deux hommes extraordinaires que le public

public va posséder. Toute l'Europe m'en fera gré ; l'on ne peut que recevoir avec empressement tout écrit auquel est attaché le nom de M. de Fontenelle.

Fontenelle. La philosophie est-elle cultivée en Perse ?

L'ambassadeur. Oui, sans doute ; elle y a été cultivée de tout tems, mais elle a varié comme toutes les choses humaines. Pendant cinq ou six cents ans, elle a consisté dans des distinctions & des argumens, qu'on n'entendrait pas aujourd'hui, mais qui se faisaient alors avec beaucoup de solemnité. On habillait le philosophe d'une façon bien singulière, parce qu'on n'a pas l'air savant quand on est mis comme tout le monde ; on le portait dans un édifice vaste & dont la voûte était bien exhaussée ; on le mettait dans une chaire d'où il prononçait ses oracles ; on plaçait sur des bancs opposés des sous-philosophes qui disputaient contre. On faisait des argumens en trois tems, comme si c'avait été de la musique, ou comme nos orateurs ont divisé depuis leurs périodes, & au bout de quelques heures, chacun se retirait, peu instruit, il est vrai, mais raisonnablement échauffé ?

Fontenelle. Et dans quel état est aujourd'hui votre philosophie.

L'ambassadeur. Pour vous bien répondre

il faut distinguer chez nous diverses classes de philosophes. Les uns s'appliquent à l'étude de la nature, & à la géométrie, & nous comptons quelques grands-hommes dans cette partie. Les autres écrivent sur la morale avec un enthousiasme qui échauffe, & l'on serait assez content d'eux s'ils faisaient tout ce qu'ils disent qu'il faut faire. D'autres s'occupent à corriger le fanatisme avec une douceur & une honnêteté qui enchantent, sans aigreur & sans invectives. Il en est qui écrivent contre le luxe, enveloppés d'une riche robe de Bender-Abassi, ou contre la volupté, sur les genoux de leur maîtresse. D'autres vivent du revenu de leurs critiques, & de quelques satyres assez plattes contre leurs antagonistes, ou contre le genre humain. Toutes les têtes sont montées sur le ton de la philosophie; on en met par-tout, jusques dans le discours préliminaire qui précède un traité de cuisine. Tous ces gens-là prennent le nom de philosophes, ce qu'on ne peut empêcher, car vous saurez qu'aujourd'hui ces messieurs s'habillent de couleur, qu'ils papillonnent dans les assemblées, & qu'ils ont quitté cet habit singulier que je vous ai dit qu'ils portaient autrefois. Cela a bien ses inconvéniens; aussi un de mes parens, philosophe très-grave, présenta, il n'y a pas long-tems, une requête à notre lumi-

neux empereur , pour que les philosophes s'habillaient tous d'une même couleur, comme ardoise ou maron , & qu'ils fussent enrégimentés. Sa gracieuse majesté répondit que cela se ferait quand ils seraient d'accord.

Fontenelle. Cela n'arrivera pas de longtemps. Mais, monseigneur, j'ai entendu parler d'une secte d'hommes assez doux qui sont dispersés dans vos campagnes, & que vous appelez, je crois, *Parfis* ou *Guebres*. Pourquoi persécutez-vous ces gens-là ? Il me semble qu'ils pourraient vous être utiles.

L'ambassadeur. Ils le sont effet. Quoiqu'on en ait beaucoup brûlé, pillé, égorgé, assassiné pendant plusieurs siècles, ils sont aujourd'hui la septième partie de la nation ; ils labourent nos campagnes, ils plantent dans nos provinces méridionales une très-grande quantité de mûriers ; ils nous font ces belles perfiennes & ces beaux tapis, que vous venez acheter dans nos ports ; ce sont eux encore qui trafiquent sur le golfe persique, & avec les riches habitans de *Guzarate* & de *Visapour*. Ils cultivent les vignobles de *Chiras*, ils remplissent les montagnes du *Geben*, de *Sarvivas*, de *Fodény* ; en un mot, s'ils causerent une perte irréparable à l'empire, lorsqu'il en sortit un si grand nombre, il a un peu moins de cent ans, ils lui en causeraient une mille fois plus grande aujourd'hui, s'ils nous quittaient.

Fontenelle. Vous les ménagez donc aujourd'hui. Comment les traitez vous ?

L'ambassadeur. Oh ! sans doute, nous les ménageons. D'abord, nous en tuons fort peu, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Après cela, voici comme nous les traitons. Nous en faisons une classe bien séparée, bien distincte des autres sujets, & cela par une politique bien entendue, car ils voient par-là qu'ils ont des intérêts séparés de ceux de l'état. Nous les tenons dans un abaissement bien marqué, de peur qu'ils ne s'imaginent qu'on veut les traiter comme les autres sujets. Nous les forçons à rester dans leur patrie, & cependant nous les en détachons ; & par la supériorité marquée que nous donnons aux Persans sur les Parlis, nous excitons la jalousie des uns, & nous aigrissons les esprits des autres, ce qui, comme vous le comprendrez bien, est d'une sagesse admirable.

Fontenelle. Je comprends fort bien cela. Et donnez-vous des charges publiques à ces hommes ?

L'ambassadeur. Dieu nous en préserve ! ils sont assez humains & assez éclairés ; mais ils n'auront jamais le privilège de rendre la justice, parce qu'alors ils seraient traités comme les autres sujets, & cela n'est pas juste. Ils donnent à l'état de bons soldats & de braves officiers ; mais diable ! nous ne les ré-

Compensons pas. Ou en serions-nous ? Cela les encouragerait, & ils renforceraient nos armées. Nous avons dans une ville de Perse, un pacifique dervis qui a fait un livre pour prouver que nous avons assez de soldats & d'hommes sans les Persis, & qu'il n'y aurait pas grand mal quand il y aurait dans l'empire dix ou douze-cents mille sujets de moins. Il est vrai que l'on n'a pas lu son livre, & c'est grand dommage.

Fontenelle. Faites-moi la grace, monseigneur, de me dire, si, du moins dans les choses ordinaires de la vie, vous les traitez comme les autres sujets.

L'ambassadeur. Nous nous en gardons bien. Je vois que vous ne comprenez pas tous les ressorts de notre politique : je ne vous en fais pas un crime, parce qu'on fait que notre politique sublime est infiniment supérieure à celle des autres nations. Je m'en vais vous la développer.

(*La suite le mois prochain.*)

V. *La vie & les opinions de maître Sebaltus Notanker: traduit de l'allemand par un ami du héros.* Londres, 1774, in-8°. *Suite.*

MARIANNE était depuis trois mois au château, lorsqu'on vit arriver le neveu de madame de Hohenauf, fils de M. Saugling,

marchand drapier. Les domestiques eurent ordre de le traiter de *monseigneur*, & il fut présenté à la noblesse du voisinage sous le nom de M de Saugling. Pendant un séjour de deux ans à l'université, le jeune homme avait déjà fait la moitié de ses études, & il devait passer autant de tems dans une autre ville, où son pere l'envoyait au printems sous la conduite d'un gouverneur. En attendant, il avait obtenu la permission de passer l'hyver auprès de sa tante. Cette dame, très-noble par son mariage, fréquentait la noblesse des environs, qui avait pris le ton de passer son tems, non point à goûter les plaisirs de la campagne, mais à suivre l'étiquette des villes. C'étaient des visites, des festins, des assemblées perpétuelles; le jeu & la danse variaient les amusemens. Ainsi on espérait que le jeune homme s'y formerait à la connaissance du grand monde, & secouerait tout ce qui lui pouvait rester de poussiere scolastique.

Il n'en avait pas beaucoup. Comme il était riche, il n'avait pas étudié pour gagner son pain. Les langues mortes, les systêmes décharnés des sciences spéculatives ne l'avaient jamais beaucoup fatigué. Toutes ses études avaient été agréables & faciles. Elles se réduisaient à quelques leçons sur les beaux-arts, & à la lecture assidue de tous les poëtes

allemands, sur-tout de ceux qui ont chanté la joie, le vin & l'amour. Il parlait le français, l'anglais & l'italien, & il avait lu dans ces trois langues, tous les poètes & les meilleurs critiques.

Il avait composé force épîtres à Philis & à Doris, & c'était là, avec le soin de sa parure, sa principale occupation. Il faisait grand cas de sa petite personne, toujours parée, musquée & tirée à quatre épingles. Il se plaisait singulièrement à lui-même, & son second objet était de se rendre agréable aux femmes. Toutes les compagnies où il n'y avait que des personnes de son sexe, n'étaient point de son goût. Dans les assemblées mêlées, il était toujours placé à côté d'une femme; & si la chose dépendait de son choix, il préférerait celle qui avait le regard le plus doux. Pour faire connaissance, il admirait l'ouvrage qu'elle avait entre les mains, il louait l'élégance de son *denti-ajusté* (*), un

(*) Il n'est que trop vraisemblable que cette histoire sera lue par des étudits plutôt que par des gens du *bon ton*. Il faut donc, pour soulager la déplorable ignorance des premiers, expliquer quelques expressions que l'on comprend d'ailleurs *dès qu'on entre dans le monde*. Un *bonnet en demi-ajusté* est une coëffure avec laquelle la dame qui la porte, doit être frisée à demi. Un *assassin* n'est

assassin lui fournissait mille jolies phrases. De là il venait, sans qu'on s'en aperçût, à examiner les yeux de la belle. Il lui disait à demi-voix, qu'il voyait les amours & les graces monter & descendre sur son *postillon*, & se cacher dans les plis de sa *respectueuse*, & d'autres élégances pareilles. Lorsqu'il trouvait dans la dame assez de goût & de génie pour sympathiser avec ces belles choses, on le voyait hésiter, prendre un air embarrassé; enfin tirant de sa poche quelque morceau de poésie de sa façon, il commençait à le lire, en observant du coin de l'œil l'effet que produisaient les fruits de son génie. Si on lui accordait une paisible audience, si un air riant & des signes d'approbation marquaient qu'on prenait plaisir à l'entendre, il avait eu une journée agréable. Mais, si on laissait entrevoir une profonde admiration, si on lui demandait copie de la pièce, si le sein de la belle se soulevant avec effort,

autre chose qu'une *mouche*, laquelle, à cause de sa grandeur, peut très-bien *assassiner*, si du moins une mouche ordinaire est capable de blesser. Un *postillon d'amour* est un nœud de ruban qui se met sur la gorge, & qui n'a ni cheval ni cornet. Une *respectueuse* est un mouchoir de dentelle, de filet ou de quelqu'autre étoffe transparente; sans doute qu'elle porte ce nom, parce qu'elle n'inspire rien moins que du respect.

avait besoin d'être soulagé par un soupir, si deux beaux yeux bleus (c'étaient les plus assortis à son humeur languoureuse), laissaient tomber sur lui un regard attendri, alors il était transporté, il s'abandonnait tout entier à la sensibilité la plus vive, il devenait dès ce moment l'esclave de la beauté qui avait si bien senti ce qu'il avait exprimé. Le feu de ses yeux lui fournissait matière à de nouvelles poésies; plus elles plaisaient, & plus aussi il adorait celle qui les avait inspirées, & à qui elles étaient communément adressées.

Mais ces tendres sentimens n'étaient guere durables. Non que l'amant fût coupable d'inconstance, mais parce que l'objet de ses vœux était au bout de quelque tems moins curieuse de ses productions, & finissait par éviter sans affectation sa compagnie. Dès qu'il le remarquait, sa douleur était extrême; il contait ses malheurs aux fleuves & aux rochers; mais il s'en consolait bientôt, s'il pouvait réussir à chanter dans un morceau bien tendre, l'infidélité de sa Cloris, & il commençait dès ce moment à chercher quelque autre auditrice, auprès de qui il jouait précisément le même rôle.

Ce petit monsieur paraissait un fade personnage à tous ceux qui n'éprouvaient pas ces douloureuses émotions. Au reste, c'était

l'être le moins mal-faisant qui vécût sous le soleil. Jamais il ne fit de mal à personne ; il était souple , complaisant , compatissant , généreux ; lors même qu'il était provoqué , il n'était point du tout porté à la vengeance. En un mot , il était capable de toutes les vertus qui n'exigent pas une ame forte. S'il est vrai que les beaux-arts amollissent le cœur de ceux qui les cultivent , il faut croire qu'ils avaient tellement affaibli l'ame du jeune homme , qu'elle était incapable d'un acte de fermeté , ou d'une résolution hardie. Son plaisir le plus vif , c'était d'entendre louer ses productions , sur-tout par des personnes de l'autre sexe. C'est pour cela que son habit était toujours fait dans le dernier goût , ses bas de soie d'une blancheur éblouissante , ses dentelles lavées au café. C'est pour cela qu'il commençait toujours par dire à ses voisins ou voisines des choses obligeantes , qu'il était complaisant , souple , prévenant tout le monde avec honnêteté , prompt à louer auprès d'une belle à la mode , l'élégance de sa parure ; auprès d'une femme vertueuse , les charmes de la vertu ; auprès d'une savante , les avantages du bel esprit. Que s'il avait le malheur de manquer son but , il était trop modeste , trop discret pour s'en plaindre à d'autres qu'aux rochers d'aientour , & trop bon pour haïr ceux à qui ses productions n'avaient

pas su plaire. Dès qu'il avait remarqué que ses vucs devenaient incommodes, il se gardait bien d'être importun ; s'il lui arriva quelquefois d'ennuyer ses auditeurs, ce fut toujours à son insu. Il ne se proposait jamais que de répandre autour de lui le plaisir & le contentement, dont il avait au-dedans de lui une source abondante.

Un homme qui connaissait si bien le mérite du beau sexe, devait bientôt distinguer avantageusement Marianne. Elle avait comme sa mere, la charmante Vilhelmine, des cheveux noirs avec les plus beaux yeux bleus du monde. Il était impossible que Saugling mit en comparaison avec elle aucune des femmes de la maison. Madame la baronne avait de grands yeux gris, avec des cils d'une longueur suprenante. La femme-de-chambre possédait une paire de petits yeux, à l'angle desquels venaient incessamment muguetter deux prunelles d'un rouge jaunâtre. Les demoiselles étaient encore trop jeunes ; & tous les autres individus du sexe féminin étaient fort au-dessous d'un homme comme M. Saugling. Dès la première conversation, Marianne donna des preuves d'un goût délicat. Saugling s'enhardit à lui lire un morceau de sa composition ; qui fut accueilli avec de grands éloges. Marianne fut si bien en démêler toutes les beautés,

que le petit monsieur en fut comme hors de lui-même.

Cela amena une connaissance plus particulière, dans laquelle Saugling ne tarda pas à découvrir cette bibliothèque de bons ouvrages allemands, dont on avait avec tant de soin dérobé la connaissance à madame la baronne. Il fut surpris de trouver dans une Française tant de goût pour la littérature allemande. Accoutumé à rapporter tout à sa petite personne, il conçut tout-à-coup comment il était possible que, lorsqu'il aurait mérité, comme il osait s'en flatter, une place parmi les bons poètes de l'Allemagne, sa gloire s'étendit hors de sa patrie. Ses ouvrages traduits en français allaient être lus de toutes les dames dans les différentes cours de l'Europe. Il fut gré à Marianne d'avoir fait naître dans son cœur une si flatteuse espérance, & cela resserra plus intimément encore la connaissance qu'ils venaient de former.

Marianne de son côté le voyait avec plaisir. C'était un jeune homme de bonne mine, & d'une extrême modestie, qui consacrait son loisir à cultiver les beaux-arts, dont elle avait sucé le goût avec le lait. Il fut d'ailleurs le premier qu'il lui dit qu'elle était belle, & qui lui protesta que ses yeux bleus agissaient sur les cœurs avec une force qui, pour être douce, n'était pas moins victorieuse. La

femme la plus modeste & la plus philosophe répond à un pareil aveu, tout au plus par une légère réprimande.

Les connoisseurs prétendent avoir observé que les liaisons entre deux personnes de sexe différent demeurent très-rarement au même point. Non seulement elles tendent constamment & d'une manière insensible à se resserrer; mais encore la moindre circonstance leur fait faire un saut si prodigieux, que ceux qui ne connoissent pas les secrets du cœur humain, imaginent dans tout cela une sorte de sortilège. Tel fut le cas de Saugling & de Marianne; un cas imprévu & qui semblait de très-peu d'importance, les fit passer d'une simple connoissance & de l'estime réciproque à la plus tendre amitié.

(La suite au Journal prochain.)

V. *Description de l'hygrometre de M. J. A. DE LUC, de Geneve, lue par l'auteur à la société royale des sciences de Londres.*

DANS cet hygrometre, la portion de la machine sensible aux impressions de l'humidité de l'air, est un cylindre d'ivoire creux, long de deux pouces huit lignes, & de deux lignes & demi de diamètre intérieur. Il n'est ouvert que par un bout, & dans la longueur de deux pouces & six lignes de-

puis le bas , le cylindre n'a que $\frac{3}{16}$ de lignes d'épaisseur. C'est cette partie mince qui fait l'office d'hygrometre. Le reste du cylindre, du côté de l'ouverture , doit être un peu plus épais , parce qu'il doit être joint à un tube de verre, de treize à quatorze pouces de long. Cette jonction se fait par le moien d'une piece de metal ; le tout est bien cimenté avec de la gomme lacque.

M. de Luc a choisi l'yvoire pour son hygrometre , parce qu'il a cru que cette matiere était plus propre qu'aucune autre à recevoir les impressions de l'humidité de l'air , sans en être essentiellement altérée. Le cylindre d'yvoire se dilatte , à mesure qu'il devient plus humide. C'est là le principe fondamental de l'instrument. M. de Luc a trouvé depuis , qu'en mettant le cylindre pendant quelque tems dans de l'eau d'une température uniforme , il s'enfle jusqu'à un certain point ; au delà duquel il ne se dilatte par davantage. Cette observation lui donna un *maximum* d'humidité ; & par conséquent lui fournit un point de comparaison pour l'échelle de son hygrometre. C'est là qu'il a fixé le point de la glace fondante.

Pour mesurer les différences de la capacité de ces cylindres d'yvoire , & découvrir par là les différens degrés d'humidité , M. de Luc fait usage du vis-argent , dont il rem-

plit le cylindre, & une portion du tube de verre qui y est joint. Plus le cylindre se dilate, ou, ce qui est le même chose, plus il devient humide, & plus aussi le mercure descend dans le tube de verre, & *vice versa*.

M. de Luc a trouvé que le point le plus bas auquel il peut descendre, est celui où il demeure quand le cylindre d'ivoire est trempé dans la glace fondante. C'est pourquoi dans la graduation de sa machine, il nomme ce point o. Par conséquent, les degrés de cette division sont des degrés de sécheresse; ils se comptent du bas en haut, selon que le vif-argent s'éleve dans le tube de verre.

Pour donner à ces degrés une longueur déterminée, & rendre ainsi les hygrometres capables d'être comparés entr'eux; M. de Luc emploie pour les construire des tubes dont on a fait auparavant des thermometres, qu'on a remplis de mercure, & où l'on a fixé les deux points de la *glace fondante* & de l'*eau bouillante*, & gradué leurs distances à volonté. On caile ensuite la boule de ce thermometre, & on pese exactement le mercure qui y est contenu. La connaissance du poids de ce vif-argent, & celle de la distance des points fixes du thermometre, déterminent la graduation de l'hygrometre. Supposons, par exemple,

qu'il y ait une once de mercure ; & que la distance entre les deux points dont nous venons de parler , soit mille parties d'une échelle quelconque. Supposons encore que le mercure contenu dans l'hygrometre auquel ce tube doit être adapté , ne pese que demi-once , cela donnera une ligne fondamentale , contenant cinq cent parties de la même échelle. Cette ligne fondamentale ainsi trouvée s'appliquera à l'échelle de l'hygrometre commençant à 0, & s'y appliquera environ quatre fois , pour comprendre toutes les variations de l'instrument. Chacun de ces espaces divisé en quarante parties égales donne les degrés que M. de Luc a trouvé les plus commodes.

En général la longueur de la ligne fondamentale de l'hygrometre , doit être à l'intervalle entre les deux points fixes du thermometre préparatoire , comme le poids du vif-argent dans l'hygrometre est à celui du vif-argent dans le thermometre. Cette proportion entre l'échelle de l'hygrometre & celle du thermometre préparatoire fournit une méthode aisée de corriger dans cet instrument les effets de la chaleur sur le mercure qu'il contient. On comprend aisément par la construction de l'échelle de cet hygrometre , que si le cylindre d'ivoire se changeait tout-à-coup en un cylindre de verre ,
l'instru-

l'instrument deviendrait un vrai thermomètre, dans lequel l'intervalle qui répond aux points de la glace fondante, & de l'eau bouillante, serait divisé en quarante parties. Donc, si un thermomètre, dont l'échelle serait pareillement divisée en quarante parties égales entre les deux points fixes, était placé auprès de l'hygromètre, il indiquerait la correction à faire sur cet instrument pour les variations comme thermomètre. Il y aurait cependant quelques restrictions, dont M. de Luc a rendu raison dans la mémoire envoyé à la société royale de Londres, au sujet de son hygromètre.

La partie de l'instrument sur laquelle l'échelle est marquée, est mobile, ainsi il faut, avant d'observer le point où est le mercure, la pousser en haut ou en bas, suivant que le thermomètre a monté ou descendu, par rapport au point de la glace fondante. Ainsi les indications de l'hygromètre sont exemptes de l'erreur, qui proviendrait de la différence du volume de mercure relativement aux différens degrés de chaleur.





QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. Quelque secret que la Porte ait gardé jusques ici , sur les conditions défavantageuses du dernier traité conclu avec la Russie , il en a assez transpiré pour faire changer absolument les dispositions des habitans de cette capitale , qui , réjouis d'abord par la nouvelle d'une paix désirée depuis long-tems , témoignent aujourd'hui le plus vif mécontentement , depuis qu'ils savent par quels sacrifices il a fallu l'acquérir. La populace s'attroupe chaque jour devant les portes du sérail & des ministres , demandant à grands cris la cassation d'un traité si honteux pour l'empire , & la punition de ceux qui l'ont négocié. La garde du sérail a été augmentée , & le grand - seigneur n'admet personne à son audience que le chevalier de Saint-Priest , ambassadeur de France , qu'il entretient , dit - on , fréquemment. Cependant l'impossibilité où se trouve la Porte de renouveller la guerre , est un sûr garant que

ce traité sera ratifié en plein. Le grand - visir Mousson Oglou , qui s'était retiré à Andrinople avec le reste de son armée , y est mort subitement peu de jours après , & le grand-seigneur s'est emparé de sa succession. Issed-Mehemet pacha , qui le remplace , a écrit au général comte de Romanzow , pour l'assurer qu'il emploierait tous ses soins , dans la vue de faire observer tous les articles du traité , & qu'il espérait que la Russie en userait de même. Ce nouveau grand - visir & le grand-seigneur lui-même iront , suivant l'usage , au devant du grand étendart de Mahomet , lorsqu'il sera rapporté solennellement dans cette capitale.

Il semble que la situation humiliante où se trouve aujourd'hui la Porte , ait acquis un nouveau degré d'amertume par les nouvelles favorables que l'on a reçu de la Crimée. Le pacha Yanickly - Ali , commandant en chef dans ces quartiers-là , ayant pris terre à Balaclava dans cette presqu'isle , avait d'abord attaqué , & défait un détachement Russe , & ensuite mis en déroute l'armée du prince Dolgorucki , qui s'était avancé pour le soutenir. De tels succès avaient porté les Tartares à prendre les armes & à massacrer les Russes en divers lieux , & ce prince s'était vu tellement pressé par les Turcs , qu'il avait entamé des négociations pour évacuer les forteresses

de Kerfché & de Jenicalé, lorsque les deux généraux reçurent la nouvelle de la paix conclue entre les deux empires; ce qui les obligea de poser les armes & de garder chacun ce qu'ils occupaient, en attendant de nouveaux ordres. Des avis de la même nature donnés aux commandans respectifs ont fait cesser toute hostilité dans l'Archipel.

R U S S I E.

Petersbourg. S. M. impériale a déclaré dans son conseil, qu'elle avait résolu de se rendre à Moscou, avec toute sa cour, pour y passer une partie de l'hyver; ce qui s'exécutera aussitôt qu'il sera tombé assez de neige pour que l'on puisse faire ce voyage en traîneaux. C'est dans cette ancienne capitale de l'empire que se célébreront les réjouissances publiques à l'occasion de la paix. Les ministres étrangers ont été invités à s'y trouver. Ce délai donnera au général comte de Romanzow le tems nécessaire, pour y assister comme on le désire. Ce dernier, après avoir repassé le Danube avec son armée, a établi son quartier général à Foczani. Il a fait notifier en même-tems à tous les districts de la Podolie & de la Volhynie, que ses troupes, après avoir évacué les états de la Porte, viendront établir leurs quartiers d'hyver dans ces deux provinces, exhortant leurs habitans de se mettre en état

de leur faire les livraisons nécessaires , lesquelles seront payées argent comptant.

Comme on ne fait nul doute que le dernier traité ne soit ratifié en plein par le grand-seigneur , & que la Russie & la Porte sont dans l'usage de s'envoyer réciproquement des ambassadeurs immédiatement après la conclusion d'un traité de paix , l'impératrice a nommé , pour en remplir les fonctions , le général prince Repnin , qui se rendra incessamment à Constantinople , & sera accompagné du S. Bulkakow , que l'on croit qui sera chargé d'y demeurer en qualité de résident , après le retour du prince.

L'un des grands avantages que la Russie obtient par ce même traité , consiste en ce qu'ayant acquis des forteresses dans la Crimée , les lignes garnies de forts & de redoutes , que le czar Pierre I. , avait fait construire depuis le Don jusqu'au Niéper , pour s'opposer aux incursions des petits Tartares , & qui étaient gardées par une armée de 5000 hommes , deviendront en quelque sorte inutiles ; & que l'on parviendra à beaucoup moins de frais à assurer le repos de la nouvelle Serbie & des autres provinces voisines , pays fertiles , que l'on cherche à peupler , & où la seule crainte de ces incursions a empêché jusqu'ici la prospérité des colonies qu'on y a fondées.

La cour a fait expédier des ordres à plusieurs officiers généraux, pour aller prendre possession des pays, places & ports cédés à la Russie. L'amiral Spiritow & le comte Alexis Orlow reviendront dans cette capitale. La flotte Russe qui a croisé dans l'Archipel, a fait voile pour la Baltique, à la réserve de quelques vaisseaux qui hyverneront dans la Méditerranée.

S U E D E.

Stockholm. Les pluies continuelles ont abrégé la durée du camp, que S. M. avait formé dans la Scanie, & qu'elle commandait en personne. Il était composé d'environ 12000 hommes, tant infanterie que cavalerie. On a remarqué que, pendant tout ce tems-là, une escadre Russe commandée par le vice-amiral Barsch, s'est tenue à l'ancre près de l'isle de Bornholm, comme pour observer les mouvemens des troupes Suédoises. Le roi a établi un college de médecine qui aura inspection sur tous les médecins, chirurgiens & pharmaciens. Ceux qui le composent travailleront à connaître, & à extirper les maladies épidémiques, & à introduire dans les villes, l'inoculation de la petite vérole. Ils auront soin de visiter les infirmeries, de soulager les nécessiteux & ne négligeront rien de tout ce qui pourra intéresser la santé des sujets.

DANNEMARC.

Coppenhague. Le mariage du prince Frédéric & de la princesse Sophie Frédérique de Meckelbourg-Schwerin, a été déclaré à la cour, & un ministre d'état a été nommé pour aller faire la demande solemnelle de cette princesse.

Divers officiers danois se sont rendus au camp de Scanie, & ont été très-accueillis par S. M. le roi de Suede.

P O L O G N E.

Varsovie. La délégation, après avoir mis la dernière main au règlement du conseil permanent, s'est occupée à déterminer les avantages, qu'il fallait nécessairement faire au roi pour le mettre en état de soutenir sa dignité; & le baron de Stackelberg, ministre de Russie, ayant procuré par ses soins la réunion du parti de l'opposition avec celui du roi, on est convenu, que la république lui accorde une rente annuelle de cinq millions de florins, à titre de dédommagement pour la diminution de ses revenus, & se charge de payer ses dettes qui vont à sept millions de florins. Elle lui accorde quatre starosties pour les posséder à titre de biens héréditaires, & le droit d'en conférer une fois pour toutes quatre autres à son choix. On procurera de même à S. M. le remboursement des

avances qu'elle a faites pour la république suivant la note fournie. Les revenus de l'état seront portés à 33 millions de florins, & le pied complet de l'armée à 30 mille hommes effectifs. Ces importans objets seront présentés à la diette qui en décidera définitivement à la pluralité des suffrages. Il a été question ensuite de former le département des affaires étrangères, & il a été convenu, que ce département, présidé par le roi ou en son absence par le premier des sénateurs, serait composé de deux membres du sénat, & de deux de l'ordre équestre, outre un secrétaire à la nomination de S. M. Que les affaires peu importantes pourraient être décidées par le département même, à la pluralité des voix, & que les plus considérables seraient portées au conseil permanent. D'un autre côté, S. M. a souscrit aux récompenses que les chefs du parti de l'opposition ont demandées, & dont les principales sont que le prince Poninski pourra acheter la charge de grand trésorier de la couronne, & que le prince Sulkowski, palatin de Gnesne, sera créé maréchal ou orateur du conseil permanent, & cédera son palatinat à son frere cadet, &c.

Les ministres des trois puissances ont remis à la délégation une note, dans laquelle ils insistent sur la nécessité de procéder sans

délai contre les confédérés de Bar. Cette notte a donné lieu à des nouvelles oppositions de la part du nonce Wilczewski, qui a représenté qu'on ne pouvait délibérer sur cette matiere, qu'après qu'on aurait rétabli pleinement la liberté nationale, en faisant sortir du royaume les troupes étrangères &c.; ce qui a été cause que cette notte est restée sans réponse.

Le général Branicki, de retour de son ambassade en Russie, en a rendu un compte satisfaisant au roi & à la délégation. L'impératrice a gratifié S. M. d'une somme de 250,000 roubles, à titre de dédommagement pour la perte de ses revenus dans les provinces occupées par la Russie, & la charge de grand-général de la couronne, dont ce seigneur est revêtu, sera indépendante du conseil permanent.

L'article des finances de l'état est un de ceux qui méritent le plus d'attention. On convient en général de la nécessité de lever de nouveaux impôts; mais tous les moyens que l'on propose rencontrent de grands obstacles. Les peuples ruinés par les troubles & la guerre civile, sont hors d'état de supporter une augmentation de charges, & la noblesse paraît peu disposée à vouloir y suppléer à ses dépens.

On mande de Bromberg, que les bateaux

ont commencé à passer par le nouveau canal de la Netze. On a vu descendre onze chaloupes avec des matériaux & des outils , pour une nouvelle raffinerie , de meme que plusieurs bateaux charges de sel & d'autres marchandises. Par le moyen de ce canal , la navigation se trouve ouverte depuis Berlin jusques à Dantzic.

I T A L I E.

Rome. Le pape Clément XIV, dont on croyait la santé parfaitement rétablie , fut attaqué le 19 septembre , d'une fièvre violente accompagnée d'accidens , sous lesquels il a succombé , étant mort le 22 du même mois. Plusieurs cardinaux s'étaient rendus la veille dans l'appartement de S. S. , pour la supplier de vouloir nommer les onze cardinaux qu'elle s'était réservée *in-petto* , ce qu'ils n'ont pu obtenir. Ce pape se nommait FRANÇOIS LAURENT GANGANELLI d'URBANO , mineur conventuel , natif de S. Angelo in Vado , né le 21 sept. 1705 , créé cardinal le 24 sept. 1759 , élu souverain pontife le 19 mai 1769 , & sacré le 4 juin suivant. Il a occupé le saint siege pendant 5 ans , & 4 mois.

A N G L E T E R R E.

Londres. L'affaire concernant les colonies Anglaises en Amérique , devient toujours plus sérieuse Le tems a concilié les divers avis , souvent contradictoires , qu'on en a

fucceffivement publié, & l'on fait aétuellement à quoi s'en tenir à cet égard. Les nombreux habitans de ces colonies ont réfolu de fe réunir pour défendre leurs privileges, & s'opposer de concert à l'exécution des derniers actes du parlement qui les concernent. Ils ont, malgré les défenses du général-Gage, formé des affemblées & des commités de correspondance entre les provinces, & réfolu de tenir un congres général par députés, qui s'affemblera à Philadelphie, & dans lequel il fera pris des mesures pour le bien de la cause commune, & pour le soutien des habitans de Boston, qui n'ont point été ébranlés par le long blocus qu'ils effuyent, & à qui les autres colonies font passer des secours en vivres & en argent. Les résolutions prises dans diverses provinces annoncent autant de modération que de fermeté. Il est question même de rompre tout commerce avec la Grande-Bretagne, & de se procurer, soit par l'industrie des colons, soit par le secours d'autres nations de l'Europe, tout ce que l'on tirait de la mere-patrie. Une telle résistance, à laquelle on n'avait pas lieu de s'attendre, rend la position du général Gage fort embarrassante; d'autant plus que ses ordres ne sont point respectés par les chefs des colonies, & que ses soldats, campés près de Boston, désertent en grand nombre, & se

rendent auprès des habitans de qui ils reçoivent des établissemens dans l'intérieur du pays. Aussi la cour a-t-elle pris la résolution de lui envoyer un renfort des troupes. D'un autre côté, les habitans du Canada, aussi peu satisfaits des actes du parlement qui les concernent, se proposent de se joindre aux autres colonies pour en obtenir la révocation. Toutes prétendent, qu'en vertu de leurs commissions primitives, le parlement ne peut leur imposer aucune taxe sans qu'ils y aient consenti, & que les procédés dont on use à l'égard de la ville Boston, sont non-seulement contraires à toutes les loix ; mais qu'ils menacent de plus la liberté de toutes les colonies. De plus, les Antilles Anglaises commencent à se ressentir des troubles actuels, en ce qu'elles ne peuvent plus, comme auparavant, tirer des vivres des colonies du continent, & sont obligées de destiner pour cet usage une partie des plantations de café & de sucre ; afin d'avoir les moyens de nourrir leurs negres. Le général Gage ayant voulu, ensuite des ordres de la cour, établir un nouveau conseil, composé de 36 membres & d'un président ; la plupart de ceux qu'il avait nommé, ont donné leur démission. Enfin, l'on remarque que diverses nations commerçantes cherchent à profiter des circonstances actuelles, & fournissent déjà aux co-

loniés plusieurs especes de marchandises, qu'elles tiraient auparavant de la Grande-Bretagne ; ce qui ne peut qu'avoir des suites très-facheuses pour la nation.

Un autre événement qui occupe actuellement les esprits, c'est l'ordonnance du roi qui dissout le parlement actuel, ce qui ne devait avoir lieu que l'année prochaine, & prescrit l'élection d'un nouveau pour le 29 novembre prochain. Quoiqu'on ne s'attendit point à de tels ordres, & que l'on ait bien peu de tems pour élire les nouveaux représentans de la nation, le peuple en a témoigné une grande joie, dans l'espérance que ce futur parlement sera moins dévoué que l'ancien aux volontés du ministre, & pourra même révoquer ou modifier les actes rigoureux portés contre les Américains. On a même rédigé d'avance certains articles ; à l'observation desquels ceux qui seront élus de la part de cette capitale s'astreindront par serment.

S U I S S E.

Berne. Le 13 de ce mois, la mort enleva à cette ville & à l'état M. Jean Rodolph STEIGUER, sénateur & banderet régnant de la noble abbaye des Tanneurs. Ses obsèques se firent le 16, avec les cérémonies accoutumées. Ce seigneur, issu d'une famille qui a donné en divers tems des grands hommes à

la république , était né en 1705. Il entra dans le conseil souverain en 1735 ; & fut baillif à Frienisberg en 1750 ; conseiller secret en 1764 ; sur-intendant des péages en 1765 , & banderet en 1771. Les lumieres de l'esprit & les qualités du cœur , qu'il réunifait le font généralement regretter.

LL. EE. du conseil souverain s'étant assemblés le 27 , on fit une élection de deux membre du sénat , pour remplir la charge de banderet , & la pluralité des suffrages se réunir en faveur de M. le sénateur Bernhard de MURALT ; & pour la place de conseiller secret dans le sénat , LL. EE. , après les opérations ordinaires , élurent M. Nicolas Frédéric STEIGUER de Montricher. Ce seigneur , né en 1729 , est entré dans le grand conseil en 1764 , & a été avoyer de Thun en 1772.

Manheim. Le 164^e tirage de la loterie électorale Palatine s'est fait le 6 octobre en la maniere accoutumée. Les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune , sont :

46. 85. 11. 7. 54.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *Exposition de la foi chrétienne, suivie d'une courte réfutation des exreurs de l'église romaine.* page 3
- II. *Ecclaircisseimens sur le projet de réforme pour le collège de Genève.* 12
- III. *Relation des voyages autour du monde, &c. Suite.* 21

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *La Jérusalem délivrée. Poème du Tasse.* 40
- II. *Lettre d'un théologien à l'auteur du dictionnaire des trois-siècles.* 60

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Epître de M. DE PEZAI à M. DE VOLTAIRE, en lui envoyant la Kosiere de Salency.* 66
- II. *Lettre aux auteurs du journal helvétique, sur une brochure intitulée : J. J. ROUSSEAU justifié envers sa patrie.* 70
- III. *A quelque chose malheur est bon. Histoires anglaise, par M. de la PLACE.* 84
- IV. *Dialogue entre un ambassadeur de Perse, & M. de Fontenelle.* 95
- V. *La vie & les opinions de maître Sébaltus Notanker. Suite.* 101
- VI. *Description de l'hygromètre de M. J. A. DE LUC.* 109

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	114
<i>Russie.</i>	116
<i>Suede.</i>	118
<i>Dannemarc.</i>	119
<i>Pologne.</i>	ibid.
<i>Italie.</i>	122
<i>Angleterre.</i>	ibid.
<i>Suisse.</i>	125 .

